

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNÉE, No 413—SAMEDI, 2 AVRIL 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

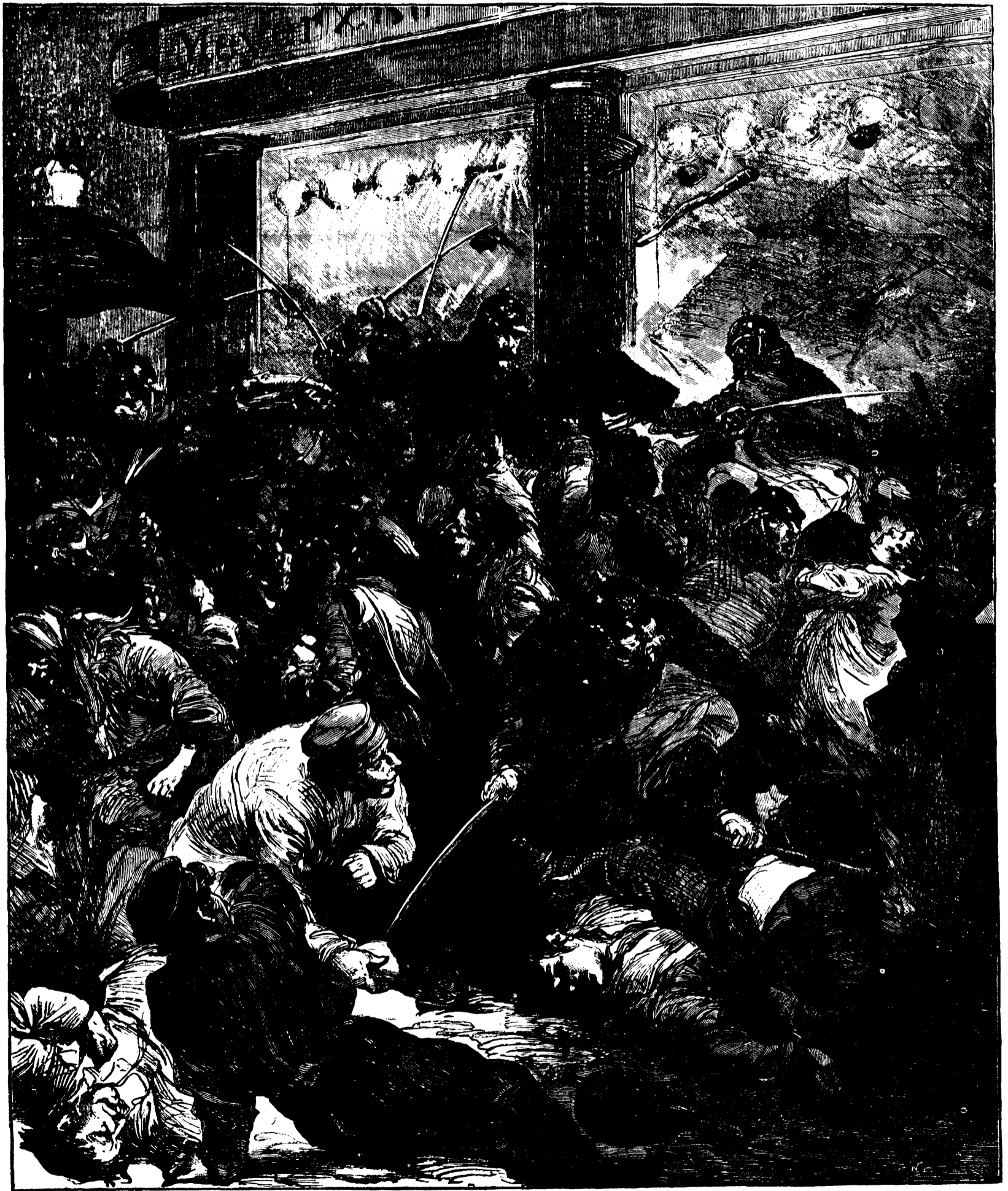
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Inscriptions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



ALLEMAGNE : LES TROUBLES A BERLIN. — SCÈNE PENDANT LA SOIRÉE DU 29 FÉVRIER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 AVRIL 1892

A LA BONNE FRANQUETTE

MARINS ET SOLDATS

SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de St-Maurice.—Les merveilles de la science moderne, par A. L. Tourohot.—Poésie : Fin de polémique, par le Rév. F. X. Burque.—Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E.—Poésie : Spleen, par Dr R. Chevrier.—Gaminerie (avec gravure).—La blanche, par Gustave d'Eyzin.—Le sabre du capitaine.—Poésie : Amour et larmes, par Lorenzo.—Chronique : Les fêtes tréfluviennes, par un Témoin.—Nos gravures.—Notes et faits.—Une lettre pour le paradis, par Charles du Nord.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite et fin), par Louis Tesson ; Mlle de Kerven (suite).—Jeux d'esprit : Problèmes de dames et d'échecs.

GRAVURES.—Les troubles à Berlin (Allemagne) : scène pendant la soirée du 29 février.—Portrait de M. Loubet.—Portrait de Mgr Mermillod.—Souvenir du Jubilé épiscopal de Mgr Lefèbre et des noces d'or sacerdotales de Mgr Caron : Le chœur de la cathédrale des Trois-Rivières ; Groupe des principaux visiteurs ecclésiastiques.—Les troubles à Berlin, (Allemagne) : La police changeant la foule devant le palais impérial.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

REINSTALLATION

Le "Monde Illustré" est rentré dans ses anciens bureaux et ateliers, remis à neuf : au No 40, Place Jacques-Cartier.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 2 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

La caisse de l'avare est un profond tiroir.
Qui se ferme à donner et s'ouvre à recevoir.

GUSTAVE NADEAU.

* * * Encore un glas funèbre qui a fait frissonner les océans et qui s'en est allé se perdre dans les mers lointaines.

L'amiral Peyron mourait : les amiraux Devarennés et Jurien de la Gravière meurent à leur tour.

* * * Le vice-amiral Devarennés, président du comité des inspecteurs généraux de la marine, commandeur de la Légion d'honneur, qui devait prendre le commandement de l'escadre du Nord, s'est éteint le mois dernier, en son domicile, 57, rue Boissière, à Paris. Il était né à Besançon, le 28 mars 1830. Contre-amiral depuis 1883, il avait été promu vice-amiral le 24 avril 1890. L'amiral Devarennés prit part au bombardement de Sébastopol, joua un rôle important dans l'expédition du Mexique et commanda en 1888 la deuxième division de l'escadre de la Méditerranée. C'était un marin intelligent et brave dont la mort inattendue laisse d'énormes regrets.

Les obsèques de l'amiral Devarennés ont eu lieu à Toulon, avec l'appareil militaire.

"Plusieurs discours, m'écrivit un ami de Paris, seront sans doute prononcés sur sa fosse. Ces discours rappelleront les vertus privées et professionnelles de l'amiral Devarennés, mais quelque flatteurs qu'ils soient, ils demeureront toujours au-dessous de la vérité. Vous les reproduirez peut-être dans votre journal ; mais ne manquez pas de dire, s'ils ne vous parviennent pas, que Devarennés, au début de sa carrière, eut la douleur de perdre son frère, aspirant comme lui, mangé par les Canaques ;—qu'il accomplit presque toute sa carrière sans demander de congés ou de permissions ;—qu'enfin ses fils sont marins et ses filles mariées à des marins. A une époque où la marine tend à perdre tout ce qui passionnait les officiers d'il y a quarante ans, il faut présenter aux jeunes gens un tel exemple pour les reconforter et leur faire surmonter les dégoûts de toutes espèces dont notre temps les abreuve."

L'amiral Devarennés était un des beaux types de la marine. Grand, très fort, très aimé de ses équipages, il avait le plus aimable des caractères. C'est lui qui dans un moment de gaieté composa pour un mess d'officiers anglais, à Halifax, cette chanson qui a fait le tour du monde :

Il était un vieux nègre
Qui s'appela't l'oncle Naigre
Long ago ! Long ago ! Long ago !
* Il n'avait plus de cheveux on the top of his head
A l'endroit où les cheveux ought to grow.
Oh ! oh ! oh !
A l'endroit où les cheveux ought to grow !

Devarennés aimait tout particulièrement le Canada. Il en avait étudié l'histoire, les mœurs, la littérature. Je lui ai entendu chanter dans un salon du faubourg Saint-Germain la fameuse complainte de Lajoie :

Un Canadien errant

Elle fut le clou de la soirée.

* * * Depuis la mort du vice-amiral de Guédon, l'amiral Jurien de la Gravière était le doyen des amiraux de France. Chose étrange ! Presqu'à la même date, s'éteignait le doyen de la marine anglaise, Sir Provo William Parry Wallis qui, le 1er juin 1813, prit le commandement du *Shannon* après la blessure de son commandant et la mort du second tué dans le combat avec le *Chesapeake*. Sir Provo était né à Halifax le 12 avril 1791 et mourait centenaire.

L'amiral Jurien de la Gravière naquit le 19 novembre 1812. Il était le fils de l'amiral Jurien qui mourut pair de France. Ce dernier débuta dans la carrière à l'âge de quinze ans, comme aspirant volontaire à bord de la *Flore*, frégate commandée alors par un Canadien Français, Claude Charles Denys de Bonaventure, fils de Claude

Denys de Bonaventure, chevalier de Saint Louis, capitaine de compagnie dans le détachement de la marine en garnison à l'île Royale et de demoiselle Louise Marguerite Denys de la Ronde, de Québec. Le jeune Jurien fut élevé au milieu des récits de la guerre du Canada et notre pays exerça toujours sur lui un mystérieux et irrésistible attrait.

Les états de service de l'homme qui vient de mourir sont beaux. Ils se lisent comme suit :

"Jurien de la Gravière entra au service en 1828. Capitaine de corvette en 1847, il fit, comme commandant de la *Bayonnaise*, une campagne dans les mers de Chine, et fut nommé capitaine de vaisseau en 1850. Pendant la guerre d'Orient, il fut employé dans la mer Noire, puis promu contre-amiral le 1er décembre 1855, et mis à la tête d'une division navale de la mer Adriatique. Chargé, en octobre 1861, du commandement de la division navale du golfe du Mexique, il reçut, deux mois après, celui de l'expédition française contre le Mexique. Ce fut lui qui conclut, d'accord avec l'Angleterre et l'Espagne, la convention de Soledad, qui, acceptée par les alliés, ne le fut pas par le gouvernement français. La guerre commença, Jurien de la Gravière ne garda que le commandement de la division navale et remit celui des troupes au général de Lorencez. Il n'en fut pas moins promu vice-amiral le 15 janvier 1862, puis nommé aide-de-camp de l'empereur le 25 janvier 1864. Il fut appelé depuis au commandement de l'escadre de la Méditerranée. Parvenu au terme de son exercice, il fut rappelé le 5 août 1870, et chargé encore une fois du même commandement ; en décembre 1870, il réorganisa la flotte de la Méditerranée. Le 1er juin 1871, il fut nommé directeur du dépôt des cartes et plans de la marine et inspecteur de la flotte. Il a été maintenu, dans le cadre de l'activité, sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Il a fait plusieurs fois partie du conseil d'amirauté et d'un grand nombre de commissions. Médaillé militaire, officier de l'Instruction publique, commandeur de la Légion d'honneur depuis le 21 novembre 1854, il a été promu grand officier le 23 décembre 1865 et grand-croix le 4 janvier 1876. Jurien de la Gravière, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, a fourni à ce recueil grand nombre d'articles relatifs à ses voyages, ainsi qu'à la marine et à son histoire. Il a publié à part : *Voyages en Chine pendant les années 1847, 1848, 1849 et 1850 ; Souvenir d'un contre-amiral ; Guerres maritimes sous la République et l'Empire ; La marine des anciens ; La marine d'autrefois ; La marine d'aujourd'hui*. Ces différents ouvrages l'ont fait nommer, en 1866, membre de l'Académie des Sciences et plus tard membre de l'Académie Française.

Au moment où il est mort l'amiral Jurien de la Gravière publiait dans la *Revue des Deux-Mondes* un admirable travail intitulé "les Gueux de la mer." J'en détache les deux pensées suivantes :

"L'incertitude en matière politique comme le doute en matière religieuse est une maladie de notre âge : au temp d'Albe et de Philippe II on ne connaissait pas cette faiblesse. A part quelques Italiens sceptiques, tout le monde avait alors une idée juste ou erronée de son devoir, tout le monde y obéissait avec une férocité de bon aloi. On vivait au milieu de braves monstres et d'honnêtes assassins. Notre mollesse d'aujourd'hui a pris d'autres allures. Ne vous y fiez pas trop cependant : à la première émotion populaire la bête fauve reparait. Nous redevenons les vrais fils de nos pères, des croyants comme eux et comme eux aussi des fanatiques. Jeter la tête de Horn ou la tête d'Egmont dans le camp du capitaine rebelle enflé de son triomphe, ou la tête de Marie Antoinette dans le camp de l'envahisseur étranger, sont deux actes qui relèvent de la même passion conquaincue, d'une passion froidement, brutalement implacable et sauvage."

Et que dites-vous de cette autre pensée ?

"Les peuples ne remontent plus la pente du respect quand ils l'ont une fois descendue."

Le prochain ouvrage de l'amiral Jurien de la Gravière devait être sur le Canada. Les grandes physionomies de Jacques Cartier et de Champlain l'avaient frappé. Depuis des années il amoncelait des notes, des renseignements sur ces deux navi-

gateurs. La mort a fait rouler à terre cette vaillante plume. Qui, dans la marine française, va la ramasser ?

Il n'y a pas bien longtemps l'amiral Jurien de la Gravière me faisait l'honneur de m'écrire ces lignes. Elles résumèrent toute sa brillante carrière :

" Je suis loin de me plaindre de la Providence. Si j'avais à recommencer une nouvelle existence, je ne choiserais pas une autre profession que celle de la mer. J'ai toujours aimé la marine pour elle-même, et je ne puis revoir la mer sans la saluer avec une sorte de respect. C'est à la mer que j'ai dû mes premières émotions, c'est elle qui m'a fait homme, qui m'a nourri, qui console encore mes vieux jours par les souvenirs qu'elle m'a laissés et qu'elle m'a permis de laisser à ma patrie."

* * Une certitude nous reste. Les noms des vaillants fils du Canada ne reviendront plus sur les lèvres muettes de ces deux immobiles, mais ils seront prononcés encore avec respect par ceux qui se préparent à les remplacer.

Dernièrement, le général Lureux, commandant la 59^e brigade d'infanterie, à Nîmes, remettait le drapeau au 163^e de ligne.

En s'adressant à ses troupes, le général leur dit ces fières paroles qui retentiront dans les cœurs canadiens français :

" Officiers, sous officiers et soldats,

" N'oubliez pas la France. N'oubliez pas non plus le nom de Montcalm, celui de la caserne où vous avez été formés. Ce fut un noble cœur, un brave soldat, un dévoué patriote que Montcalm. Quels honneurs ne doit-on pas à ce vaillant enfant du Gard qui, mieux soutenu, aurait conservé à la France ce vaste et magnifique pays du Canada, dans lequel d'inutiles efforts ont été tentés depuis pour en arracher notre souvenir et notre langue.

" Le sang de Montcalm, frappé à mort dans la mêlée, en face de l'ennemi, a été la rosée qui féconde cette remarquable vitalité !

" C'est sous les auspices de ces grands noms et de ces mémoires illustres qu'aujourd'hui, avec pleine confiance, je place les destinées du 163^e régiment d'infanterie."

Toute la ville de Nîmes assistait à la revue passée par le général Lureux, et c'est la tête découverte, devant le drapeau du nouveau régiment d'infanterie, qu'elle a applaudi ces mâles paroles qui viennent de traverser l'Atlantique et de frapper la vaillante terre de la Nouvelle France.

* * Nîmes ! je l'ai vue avec ses arènes, sa maison carrée et ses femmes charmantes. Le château de Montcalm est à deux pas de là.

Dernièrement un chroniqueur en disait :

" Tout le luxe déployé pour les chasses de 1891 n'a pas valu celui que les invités ont vu à Montcalm, dans l'ancien domaine de l'illustre marquis de ce nom.

" Ce domaine situé en Camargue, sous le ciel bleu de la Provence, inattendu comme ce pays sauvage, est bien la plus pittoresque propriété de France.

" M. Louis Prat qui le possède depuis plusieurs années et qui l'a étendue jusqu'à la mer en a fait un singulier et curieux séjour. Il offre à ses amis les plaisirs des chasses les plus variées, sur terre et sur l'eau.

" Après les saines fatigues du jour on dîne magnifiquement et la soirée se passe en comédies ou en concert.

" Le vicomte René Viger, marié à la ravissante nièce de M. Louis Prat, est l'impresario de ces fêtes."

Je vous l'ai déjà dit : je suis allé à Nîmes : ma dernière soirée y a été passée en compagnie de M. Roger, officier de chasseurs des Alpes.

" Vous devriez rester encore quelques jours avec nous, me dit-il. Nous irions à 16 kilomètres d'ici, à Beauvoisin. A deux kilomètres plus loin, à droite, se trouve le château de Candiac. Il a été bâti en 1630. C'est là que votre grand général le marquis de Montcalm naquit en 1712. Si vous acceptez nous irons à cheval, et je vous promets une bonne partie de campagne. A Nîmes et dans

les environs le souvenir du grand marquis est encore vivace. Nos amis du 50^e de ligne—il a fait la campagne du Mexique—sont installés ici dans la caserne de Montcalm.

Hélas ! il me fallait partir pour Marseille et y rejoindre le transport qui devait me mener en Tunisie.

—A qui appartient maintenant le château Montcalm ? demandai-je au lieutenant Roger.

—A un grand industriel qui a fait sa fortune dans le vermouth : à M. Neuilly-Prat.

* * Ainsi vont les choses de ce monde. L'alambic, la cornue, les aromates plongés dans le petit vin blanc mènent sûrement aux lambris dorés, aux tours féodales, aux salles d'armes habitées jadis par les ancêtres. Les victoires, les hurrahs des champs de bataille, la mort glorieuse ne laissent aux descendants des anciens généraux, des anciens commandants d'armées, que les désillusions, quelquefois la pauvreté, très souvent l'oubli.

* * Lequel des deux a raison ?

Est-ce la gloire ?

Est-ce le vermouth ?

Pourtant, ils n'ont pas à se jalouser. L'un et l'autre ont tué autant d'hommes.

Touche le saint Maurice.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE MODERNE

IDENTITÉ DE LA TUBERCULOSE HUMAINE ET DE LA TUBERCULOSE BOVINE

A la dernière session du Congrès pour l'étude de la tuberculose, M. Chauveau, inspecteur des Ecoles Vétérinaires de France, s'est appliqué à approfondir tout ce qui concerne l'espèce bovine.

Les expériences du savant M. Chauveau avaient pour but de vérifier si les produits tuberculeux humains donnaient la tuberculose au bœuf et si les animaux ainsi inoculés et infectés pourraient créer la tuberculose bovine.

Les expériences se divisent en trois séries : 1o. Injection par aliments ; 2o. Injection intraveineuse ; 3o. Injection sous-cutanée.

Trois jeunes animaux furent infectés par les aliments :

Le premier, par une bouillie faite avec un morceau de poumon d'un homme mort de la tuberculose miliaire.

Le second, par une bouillie semblable, à laquelle fut ajouté un mélange provenant d'un poumon atteint de pneumonie caséuse.

Le troisième, seulement par un extrait de poumon d'un homme mort de pneumonie caséuse.

Ces trois animaux devinrent tuberculeux de la même façon que trois autres animaux " témoins," injectés en même temps avec les produits de la tuberculose bovine.

Un seul animal fut soumis aux injections " intra-veineuses," par une émulsion filtrée d'un fragment de poumon, provenant d'un homme mort de la " tuberculose-aiguë " ; injections dans la veine jugulaire.

Vingt-neuf jours après, l'animal fut tué, il présentait les mêmes lésions qu'un autre sujet de comparaison injecté au moyen de la " tuberculose bovine."

Plusieurs animaux furent soumis aux injections sous-cutanées ; M. Chauveau s'est servi pour ces injections d'émulsions filtrées de poumon humain et de poumon de cheval injecté de la tuberculose humaine.

Dans cette série d'injections, dans le tissu sous-cutané, on a toujours obtenu une " tumeur tuberculeuse " très nette par son caractère et dans son évolution.

A la suite de ces expériences concluantes, M. Chauveau s'est prononcé en faveur de l'iden-

tité de la tuberculose humaine et de la tuberculose bovine.

Plusieurs savants avaient pressenti cette identité, mais les honneurs de cette conclusion, basée sur des expériences concluantes, reviennent à M. Chauveau, le savant successeur de Henri Bouley.

* *

Pouvons-nous espérer que le gouvernement et les municipalités, d'un commun accord, prendront les mesures nécessaires et sanitaires pour nous garantir de la contagion par injection du lait, provenant de vaches tuberculeuses ainsi que pour la condamnation de viandes d'animaux tuberculeux.

Lorsqu'il y a des doutes sur la viande, il est au moins prudent de la faire bien cuire et de s'abstenir de viande saignante.

N'y aurait-il pas lieu de faire examiner les vaches laitières, d'après le procédé Nocard, et de faire surveiller et examiner les viandes des marchés pour la tuberculose bovine, ainsi que la viande de porc pour la trichinose.

Nocard a indiqué le moyen certain de déceler les vaches tuberculeuses ; M. Chauveau a reconnu l'identité de la tuberculose humaine et de la tuberculose bovine.

Nous sommes prévenus, tenons nous sur nos gardes.

A. L. TOURCHOT.

Ottawa, mars 1892.

FIN DE POLEMIQUE

A. M. GERMAIN BEAULIEU

Allégorie

Un noble chevalier, pour l'honneur de sa Dame,
Était chatouilleux à l'excès :
Qu'on touchât seulement à l'objet de sa flamme,
Il ne le permettait jamais !

Un jour, il s'écria, brandissant son épée,
Rustre, manant, tu vas mourir !
Car ma Dame se plaint de ta folle équipée :
Tu lui causes du déplaisir.

Pardon ! dit le manant, c'est mon bonheur suprême
Que de lui prouver mon respect :
Un trône à votre reine, un sceptre, un diadème,
Voilà, Maître, tout mon souhait !

Alors, tu m'as vaincu, je t'en donne la gloire,
Dit le chevalier radouci :
Je te laisse aller : va ! Et pour cette victoire,
Tu pourras bénir ce lieu-ci !

Maître, c'est trop d'honneur, car dans cette aventure,
Non, je ne vous ai pas vaincu :
Mais de ma loyauté, seigneur, de ma droiture,
Vous ai seulement convaincu !

J. D. Burque, Phil.

Fort Kent, Me., 1892.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'ordre du jour est aux volumes : on en publie partout. Si bien qu'en France on a déjà crié au krach de librairie. Il n'y a que chez nous, où, si pareille catastrophe se produit, ce ne sera pas cause de surabondance, bien au contraire. Editer un livre parmi nous, cela, quasi, tient du miracle : surtout si c'est un livre bien fait, très gentil, de vrai mérite, oh ! alors, on ouvre les yeux bien grands, mais les bourses ?... Aussi, tentative comme celle-là n'est le fait que des plus braves.

Notre bon ami et actif confrère, le Dr Chevrier, a prouvé de longtemps qu'il appartient à ce bataillon d'élite. Le prochain volume en librairie canadienne sera probablement de lui, sous le titre gracieux : *Tendres choses*.

Qu'on lise *Spleen*, extrait à l'avance, pour ce numéro-ci du MONDE ILLUSTRÉ, et l'on pensera comme nous que le jeune poète a très bien fait de réunir ainsi en un seul recueil les chants aimables de sa lyre.—J. St.-E.



GAMINERIE



SPLEEN (*)

A Mlle Joséphine Belle, sincèrement

Clopin-clopant voici l'heure
Sombre et lente de la nuit,
Et j'entends à ma demeure
Quelqu'un frapper : c'est l'ennui.

Dehors on entend la bise
Pleine de longs sifflements
Soulever la neige grise
En tourbillons alarmants.

Seul et transi dans sa chambre,
Le cœur rêvant un avenir,
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu.

Quand dans sa lueur blafarde
Tombant lourdement des cieux
La nuit enveloppe et garde
Les chemins silencieux.

Rien ne fait du bien à l'âme,
Rien ne fait peur au souci
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Jeune fille dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez remuer la cendre
Du feu de mon amitié.

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur de fiel rempli
Dans vos regards croira boire
Le bonheur avec l'oubli.

Nous aurons les fines trames
De rêves d'or à filer
Et nous laisserons nos âmes
Sur nos lèvres se mêler.

Il est si doux, l'âme en fête,
De bâtir plans et projets
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès.

D. R. Chever

(*) Extrait d'avance de *Tendres choses*, en préparation.

GAMINERIE

Les vieilles gens ont parfois comme des bouffées de jeunesse qui leur remontent au cœur. Ceux qui longtemps s'aimèrent et vécurent côte à côte connaissent ces effusions tendres et graves : elles sont comme le dernier quartier d'une lune de miel exceptionnelle, qui ne prend fin qu'avec la vie.

A travers ses yeux clignotants, le vieillard revoit la compagnie aimée de ses jeunes années, non comme elle est aujourd'hui, vieillie, blanchie, ridée, mais telle qu'il la connut en son printemps, rose et riieuse : elle, sans se détourner, en apparence attentive à son ouvrage, sent les regards de son homme qui s'appesantissent sur elle, qui appellent ses yeux et son sourire.... Mais elle résiste : Voyons, vieux fou, ce temps-là est passé ; laissons rire les jeunes, nous, c'est fini.... Et rêveuse, elle a laissé sur la table la longue aiguille à tricoter, et la voilà plongée dans ses souvenirs et toute prête à s'attendrir.

Mais le vieil homme n'est point ce soir enclin à la mélancolie : il continue à rire, et en vrai gamin, avec la longue aiguille, il force sa vieille compagne à partager sa gaieté.....

L'amour des vieux est le meilleur : il ne connaît ni les rancunes ni la jalousie.—Puissiez-vous, chers lecteurs, le connaître un jour !

LA BLANCHE

I

Son capitaine, à l'arsenal de Besançon, lui dit : —Ah ! ça, voyons, Grosjean, avez-vous perdu la tête, et quelle mouche vous pique ? Vous voulez quitter la compagnie d'ouvriers où vous êtes sergent, où vous êtes bien, où vous touchez une bonne solde, pour aller dans vos montagnes du Jura, y chercher quoi ? Comme sous officier, vous pouvez vous rengager avec 2,200 francs de primes ; puis au bout de quatorze ans d'un service pas trop pénible vous aurez une retraite et sans doute une position dans le service de l'État ou dans celui des chemins de fer. Songez-y bien, tout cela mérite d'être considéré et on ne le trouve pas dans le pas d'un cheval.

—Fort bien, mon capitaine, et merci pour l'intérêt que vous me portez ; mais, voilà : c'est que, faute d'être assez instruit, je ne pourrai jamais arriver au grade d'officier, et piétiner dans le rang

des sous offs, patauger dans l'éternelle cantine, ça ne me va pas. J'aime mieux me risquer. Je ne suis pas fainéant, j'ai de bons bras ; je travaillerai et serai mon maître.

Le capitaine eut un léger haussement d'épaules comme devant une chose, à ses yeux incompréhensible, et ajouta en lui tendant la main :

—Puisqu'il en est ainsi, faites à votre guise, mon ami ; mais si jamais vous aviez mauvaise chance, songez à votre capitaine et à la compagnie. Revenez-y, vous serez reçu à bras ouverts.

Et les derniers adieux faits, Jacques Grosjean prit sa feuille de route et s'en retourna chez les siens, dans ce petit village de Juvigny, que de la route poudreuse on voit là haut, perdu dans les vignes.

Nombreuse était sa famille : six garçons et trois filles, dont quatre seulement étaient établis ou mariés ; il allait, lui, faire le cinquième à la maison. Jadis, avant son départ pour le service, tout allait bien ; car les vignes, achetées lopin par lopin, bien cultivées, donnaient, donnaient. Mais aujourd'hui le phylloxéra leur avait fait sa sinistre visite et tout était ravagé. Dès lors, plus de bras que de besogne.

Aussi, lorsque radieux Jacques vint s'asseoir au foyer familial, la mère eut un triste sourire et lui dit après le dîner :

—Ah ! mon pauvre Jacques, pourquoi n'es-tu donc pas resté là-bas, à Besançon ? Tu y étais si bien. Que vas-tu faire ici ?

—Eh ! maman, crois-tu que ce soit plaisant de rester toujours sous-officier... un métier de chien.

—Toujours meilleur que celui que tu pourras faire chez nous, avec ce maudit phylloxéra ; il n'y a plus de vignes et tu n'es que vigneron.

—Baste ! répliqua Jacques d'un ton résolu, le phylloxéra n'est pas partout ; j'irai là où il n'est pas et je trouverai bien à m'embaucher comme vigneron, gagner ma vie au grand air et ne plus sentir la puanteur des casernes.

Le lendemain, Jacques savait que le fléau n'avait pas encore sévi dans les vignes du Dauphiné, et toute la famille bien embrassée, la poche lestée d'une soixantaine d'écus, il partit.

A Vienne, un brave homme lui dit :

—Vous avez des chances tout près d'ici, à Vilette. Allez trouver Mme Colas ; c'est une bonne dame ; vous lui direz que vous venez de la part de Baptiste, le coquetier.

II

Son modeste bagage sur le dos, d'un pas allègre, tapant avec son bâton sur les talus de la route, fredonnant une chanson du pays natal, Jacques s'acheminait vers le village.

Où vas-tu, voyageur ?

Le chemin est parfumé le long des haies d'aubépine en fleurs, sous lesquelles se cachent les violettes printanières ; les tapis verts des prés sont piqués par les blanches pâquerettes et les radieux boutons d'or. Le grand silence de la nature rajournée t'enveloppe et ne te renvoie que l'écho de ta chanson.

Où vas-tu, voyageur ?

Tu viens de quitter ton régiment où tu t'étais fait une seconde famille, de nombreux amis dont les souvenirs, tour à tour éteints, iront s'ensevelir dans l'oubli. Tu n'as fait que passer par le foyer maternel, pour t'y abreuver de l'amertume des tiens, et après quelques caresses voilant bien des reproches, tu es parti.

Où vas-tu, voyageur ?

Toi qui fais ta route en chantant (car les lèvres de vingt-cinq ans sont faites pour les chansons) quelle chanson chantes-tu ? Est-ce la chanson du passé insouciant et gai ? N'est-ce pas plutôt celle d'un avenir souriant dont se berce ton imagination ? Ton pas s'accélère, devient hâtif. Crains-tu de ne pas arriver assez vite devant la caverne mystérieuse, aux portes de laquelle tu n'auras qu'à dire : *Sésame, ouvre-toi.*

III

Derrière la ramure sombre des grands chênes,

le soleil d'or se couchait dans les nuages blancs et les empourprait, les irrisait de ses mille rayons ; la vallée s'ensevelissait dans l'ombre, pendant que la colline d'en face était illuminée des derniers feux du crépuscule. Sur cette colline, sous un berceau de clématites et de chèvre feuilles aux senteurs balsamiques, assise sur le banc de pierre qui, près du seuil, s'adosse à la maison, Mme Colas était assise, tricotant doucement, pendant que trottant menu, dans la cuisine, sa nièce Claudine faisait les apprêts du frugal repas du soir. Tout à coup, au-dessus de son tricotage, elle dressa la tête, car le bruit d'un pas énergique et ferré sonnait sur le sentier caillouteux, qui, serpentant à travers les vignes, aboutit à la demeure ; et, tout aussitôt elle vit surgir devant elle un grand jeune homme qui, se découvrant respectueusement, lui dit :

—N'est-ce pas à Mme Colas, que j'ai l'honneur de parler ?

Avant de répondre "oui ou non" à n'importe quelle question, nos paysans — aussi bien que ceux d'ailleurs, du reste — se donnent le temps de la réflexion, et dévisagent les gens.

L'inconnu n'était pas trop mal. Grand, bien bâti, un visage fortement accentué mais avec ces lignes fines et harmonieuses propres à la race franc-comtoise, un teint rosé, bien estompé par une forte moustache d'un blond roux, tordue à la franque, un ensemble viril et honnête à la fois. Il se présentait bien ; aussi la bonne vieille se dérida et lui répondit :

—Oui, mon garçon, à votre service.

—Madame, c'est pour vos vignes. Je suis vigneron, de Juvigny, dans le Jura ; j'ai mes certificats, et le coquetier Baptiste m'a dit à Vienne que vous pourriez m'employer.

—Baptiste s'est trompé, mon cher monsieur, depuis vingt ans j'emploie le père Vincent. Il est bien vieux, le père Vincent, et il met bien vingt journées à faire ce qu'un jeune gars découpé comme vous ferait en dix. Mais que voulez-vous, à mon âge on ne change guère ses habitudes et celle-là se gardera jusqu'à ce que l'un des deux enterre l'autre.

Au bruit du colloque, la nièce Claudine était sortie de la maison et était venue s'encadrer dans la porte d'entrée. C'était un contraste frappant que celui de la tante mince et fluette, avec sa nièce, grande, forte, aux formes sculpturales, au visage romain, avec de grands yeux noirs, dominateurs, presque durs. Vingt ans au plus, et on sentait en elle, néanmoins, la vraie maîtresse de la maison ; à son air hautain on pouvait craindre que, de sa bouche dédaigneusement plissée elle ne vint ajouter aux formules polies de sa tante la phrase brutale.

—Non, monsieur, nous n'avons besoin de personne ; passez votre chemin....

Jacques leva les yeux et la vit ; leurs regards se croisèrent, et si dédaigneux et fier que fût celui de Claudine, le sien ne se baissa point. Il la regarda avec une muette contemplation de sa beauté, sans forfanterie, avec la calme placidité d'un être supérieur, heureux d'admirer un beau visage, mais que cette légitime admiration est incapable d'entraîner à la fade galanterie, de réduire à la bassesse. Croyait-il que c'était une servante ? Peut-être. On lui avait dit Mme Colas veuve, sans enfant. Toutefois, Claudine fut dominée par ce regard plein de convenance et de fermeté, et, rougissante, elle rentra.

—Mais, ajoutait la tante, il ne faut pas vous décourager, mon brave. Il ne manque pas ici de petits propriétaires qui ne peuvent tout faire par eux-mêmes et qui vous occuperont jusqu'aux vendanges.

Et elle donna plusieurs adresses.

IV

Jacques trouva de l'ouvrage ; beaucoup d'ouvrage ; car, outre qu'il était rude à la besogne, il enseignait encore aux vigneron de nouvelles façons de tailler la vigne, de la fassurer, de l'étayer, de la lier, procédés inconnus à Vilette et importés de son pays. Et le cas qu'on faisait de lui, la sympathie qu'il inspirait allaient toujours grandissant. Avec cela, ni buveur ni querelleur, point

vantard et très économe ; pendant la semaine, toujours propre et net comme un ancien soldat, et le dimanche tiré à quatre épingles. Aussi, ces jours-là, lorsqu'à la sortie des vêpres le violon grinçait sous les platanes de la place de l'Eglise, les belles filles ne lui manquaient pas pour lui faire vis-à-vis dans un quadrille ou se laisser entraîner dans un tour de valse.

A presque tous ces jours de fête il rencontrait la belle Claudine, dont il savait maintenant la vraie position chez madame Colas, nièce unique et héritière de tout son bien, assez considérable ; et toujours leurs regards se croisaient, hautains et fiers. Ah ! s'il n'eût écouté que l'élan de son cœur, s'il eût obéi à l'admiration qui l'envahissait de plus en plus, il serait allé vers elle, tremblant d'un refus, rougissant de la hardiesse, lui demander la faveur d'une contredanse. Si elle n'avait été qu'une servante ! Mais voilà, c'était une héritière et les gens n'auraient pas manqué de dire, en le voyant la courtiser : "C'est par ambition." Alors il refoula son désir et la laissait au milieu de tous les godelureaux du village qui l'entouraient de leur mieux, et aux folles galanteries desquels elle répondait d'un air ennuyé

V

—A quoi pensez-vous donc, belle Claudine, que vous paraissiez si triste et soucieuse ? Quels nuages obscurcissent votre front pour que votre main y passe à chaque instant comme pour les en chasser ? Il n'y a pourtant point de nuages au ciel, il est tout d'azur ; le tertre gazonné sur lequel vous êtes assise est parfumé de vagues senteurs des floraisons tardives de l'automne ; votre Jenny gambade joyeusement en broutillant les arbustes et le cythise et votre belle vache *la Blanche* est là devant vous qui paît silencieusement et qui, de temps en temps, lève son mufle écumant et tourne vers vous ses grands yeux languissants. Le soleil s'est couché derrière la colline laissant derrière lui, étendu dans le ciel, son manteau d'iris et de roses ; un chant grave et mélancolique monte vers vous, le chant de Jacques le vigneron dont la journée se termine tout près de vous, là dans la vigne voisine. A quoi pensez-vous donc, belle Claudine, qui puisse vous attrister ainsi ?

Tout à coup, d'un mouvement brusque, elle se lève, elle appelle la Blanche, sa vache chérie, et l'entraîne dans le bois, la met à même d'un épais fourré, plein de régals inédits, puis faisant vite un crochet, elle en sort par un autre coin donnant sur la vigne, juste à temps pour croiser Jacques, qui, sa pioche sur l'épaule et fredonnant le dernier couplet de sa chanson, s'apprête à rentrer au logis.

—Ah ! monsieur Jacques, j'ai bien du malheur ; ma vache, une grande vache toute blanche, s'est perdue dans le bois, et il y fait tellement noir que je n'ose plus y aller.... j'ai peur. Que va dire ma tante ?

—Ah ! si ce n'est que ça, mam'zelle Claudine, vous pouvez bien rentrer à la maison, car voilà qu'il va faire nuit. Et votre tante serait inquiète. Pour moi, je vais chercher la vache et vous la ramènerai.

—Oh ! merci, M Jacques.

—De rien, mam'zelle.... Ah ! à propos, votre vache a-t-elle vélé ?

—Oui, monsieur, elle a eu des veaux.

—Bien, j'y vais.

Et Claudine s'en retournait, pensive, en descendant le sentier. Jacques se mit à fouiller le bois, imitant le mugissement du jeune veau. Un quart d'heure après il avait trouvé la Blanche, lui avait passé une corde autour des cornes et la reconduisit tranquillement chez Mme Colas. On lui fit fête et on le retint à souper. Après le repas, la nièce devint plus intime ; Jacques raconta son passé, parla de sa famille, Claudine écoutait cela avec grand intérêt, ses grands yeux noirs fixés sur Jacques. La mère Colas se lança dans toutes les histoires du temps passé, brochant toujours sur le même thème de mariages bien assortis, de mariages heureux.

A minuit, on se sépara en promettant de se revoir. Quinze jours après, les bans étaient publiés.

VI

C'était le surlendemain des noces. En homme qui veut être le maître de la maison, Jacques, accompagné de sa chère Claudine qui l'enveloppait de regards attendris, inspectait vignes et bois, basse-cour et celliers. Arrivé à l'étable il vit dans un coin plein d'ombre la tache blanche de la bonne vache ; il s'approcha d'elle et entourant son cou de ses deux bras, déposant un gros baiser sur son mufle froid, il dit :

—Ah ! bonne bête, tu ne nous quitteras jamais. Le vilain boucher n'entamera jamais ta belle peau et tu mourras ici de ta belle mort sur une bonne litière. Sans toi aurais je jamais connu ma Claudine ?

Un grand éclat de rire interrompit cette touchante allocution et Claudine, lui envoyant, à la paysanne, une grosse tape sur l'épaule :

—Eh ! va donc, grand bête, tu ne vois donc pas que je l'avais perdue par exprès.... afin que tu la ramènes.

—Vrai, Claudine, tu m'aimais donc déjà ?

—Si je t'aimais ? Ah ! oui, à en mourir de chagrin si tu en avais épousé une autre, mais je ne pouvais guère aller te le dire. Vous êtes tous les mêmes, vous autres beaux hommes, des fiérots, il faudrait quasiment que les jeunesses se jettent à votre cou.

Un bruit de gros baisers troubla le calme de l'étable, bruit entrecoupé pas ces mots :

—Ma Claudine !....

—Mon Jacques !....

Garde ta chanson sur tes lèvres, heureux voyageur ; tu es arrivé sous la tente qui va abriter toutes les joies, toutes les tendresses qui peuvent faire la vie calme et heureuse.

GUSTAVE D'EYZIN.

LE SABRE DU CAPITAINE

Le colonel est à son balcon. Il voit passer un capitaine en uniforme et remarque que cet officier, contrairement à l'ordre de la place, n'a pas le sabre au côté.

—Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, en bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis, il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

—Ah ! capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il lui avait faite de monter, je voulais vous demander où en est.... Au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer....

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux

—Ah ça, mais comment donc l'ai-je inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

—Hé ! capitaine ! un mot encore ; montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné et voit que le sabre est à sa place.

—Pardon, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire.... mais, cela ne fait rien.... Nous causerons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend et se débarrasse pour la deuxième fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonnelle et lui disait tout bas :

—Vous voyez cet officier ?

—Oui, mon ami.

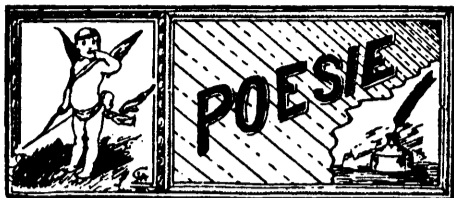
—A-t-il un sabre ?

Le colonnelle ajuste son lorgnon.

—Non, il n'en a pas !

Le colonel, brusquement.

—Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un !



AMOUR ET LARMES

J'ai beaucoup souffert en voulant aimer,
Et pourtant mon cœur garde encor sa flamme,
Quand le souvenir, pour me ranimer,
Me montre les traits brillants d'une femme ;

D'une femme belle, et qui, pour charmer,
N'avait qu'à puiser au fond de son âme ;
Ses yeux étaient beaux, beaux à m'enflammer,
Son cœur était plein d'un riche dictame

Pauvres souvenirs ! revenez encor
Me dire son nom dans des rêves d'or
Et chasser l'ennui de mes jours moroses ;

Revenez encor ! dussé-je en souffrir ;
Car je sais, mon Dieu ! que, pour un plaisir,
On trouve des pleurs dans beaucoup de roses !...

LORENZO.

Ottawa, 1892.



FÊTES TRIFLUVIENNES

(Suite et fin)

L'office religieux est terminé, maintenant les Ursulines nous attendent. C'est une fête exceptionnelle pour ces religieuses, la fête de leur Père. Le flot des visiteurs se porte vers leur grand et magnifique pensionnat. L'extérieur de cet édifice a quelque chose de coquet ; l'intérieur est grave et imposant. Le banquet nous est servi dans une grande salle bien décorée : avouons que c'est un banquet royal. La vaisselle précieuse, la qualité des mets, tout est d'une richesse surprenante. On voit que c'est le festin des noces d'or.

Après le repas, nous montons à la salle des séances. Cette immense salle, avec ses ornements, ses amphithéâtres, ses six pianos qui jouent à la fois, vous transporte tout de suite comme dans un monde enchanté. Vous sentez que vous allez assister à quelque chose qui sort de l'ordinaire. Vous êtes à la lumière des lampes, à deux heures de l'après-midi, cela ajoute un certain caractère féerique à la fête. On exécute à la perfection un superbe grand chœur d'Auber, puis une grande élève s'avance et prononce, dans le plus beau français possible, une adresse pleine de mouvement et d'enthousiasme. Sûre de sa déclamation, elle y met toute son âme, et cependant le geste est toujours naturel et parfait. Quelques-uns désireraient même trouver en elle plus de timidité et d'inexpérience, car ces défauts paraissent parfois tout aimables chez de jeunes élèves. Tout le reste de la séance est enlevé de la même manière. Aux dialogues pleins de délicates allusions on mêle des tableaux vivants admirables. Une élève présente, avec un naturel parfait et une candeur ravissante, une superbe adresse à Mgr Caron. L'opérette, *Le marché aux roses* enchante les yeux et les oreilles. Puis vient l'offrande des cadeaux. Celui de Mgr Lafèche est un joli vaisseau en feuilles d'argent, posé sur un miroir où il semble voguer en se mirant, délicate allusion au canot qui se trouve dans ses armes. Une des voiles du grand mât est un billet de cent piastres. Le cadeau de Mgr Caron est une couronne d'or, cachant des pièces d'or.

Mgr Lafèche adresse la parole aux élèves et les félicite de leur succès. Il rend le témoignage le plus flatteur aux Sœurs Ursulines. Il rappelle avec émotion que sa bonne mère est venue puiser ses sentiments religieux dans ce couvent des Trois-Rivières. "Si je suis évêque aujourd'hui, dit-il,

c'est aux Ursulines que je le dois." Il parle longtemps ainsi, à la grande satisfaction de tout le monde. Puis un dernier air de piano retentit et nous quittons alors cette salle enchantée et nous allons maintenant au séminaire.

* *

A 5 heures, présentation des adresses aux deux vénérables jubilaires. Ces deux morceaux de littérature mériteraient d'être cités, le premier surtout, que plusieurs ont considéré comme le bijou littéraire de nos grandes fêtes. On offre pour présent à Mgr Lafèche un superbe ornement de couleur rouge, chasuble et dalmatiques ; et à Mgr Caron, son manteau de protonotaire. Mgr Lafèche répond aux adresses avec son bonheur accoutumé, et l'on descend immédiatement pour prendre le souper. Les prêtres remplissent les deux réfectoires du séminaire. C'est un souper joyeux que celui-là ; les amis se recherchent, et l'âme se nourrit d'une conversation amicale comme le corps se nourrit des mets succulents qui couvrent les tables.

Quelque temps après le repas, vient la séance littéraire. La salle est ornée d'une manière originale : de chaque côté du théâtre tombent deux grands tableaux à l'huile, l'un portant un 25 avec les armes de Mgr Lafèche, l'autre un 50 avec les armes de Mgr Caron.

Pendant que nous sommes en séance, la ville s'illumine magnifiquement ; on fait des promenades aux flambeaux ; la fanfare de l'Union musicale fait entendre ses plus beaux airs : nous aimerions à aller jouir de ce spectacle, mais il n'y a pas moyen de quitter la séance, nous sommes cloués là, en quelque façon. Les élèves jouent le *Fils de Ganelon* (ou la *Fille de Roland*) par Bornier, le chef-d'œuvre du théâtre actuel, et les messieurs du séminaire n'ont pas permis qu'il y eût un rôle faible. Les entr'actes sont occupés par une musique d'une perfection surprenante. Les solos de cornet et de clarinette sont tout à fait ravissants. Les spectateurs sont donc entraînés, j'allais dire séduits. Les heures passent ainsi, et ils s'en aperçoivent à peine. Ce n'est qu'à onze heures, que les messieurs du Séminaire donnent la liberté à leur auditoire. Vraiment, cette séance est une des parties les plus fortes dans cette fête où tout était fort.

* *

Enfin nous voici au 25 février. Quelques visiteurs, et entre autres le vénérable archevêque de Montréal, ne sont arrivés qu'hier soir. La messe de ce jour est chantée pontificalement par Mgr Lafèche, car c'est aujourd'hui le 25^e anniversaire de son sacre. Mgr Marois l'assiste comme archidiacre. Sur des prie-Dieu, au chœur, on voit : Mgr Fabre, archevêque de Montréal ; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ; Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ; Mgr Lorrain, évêque de Pontiac ; Mgr Blais, évêque de Rimouski. A la suite des évêques, sur des prie-Dieu aussi, on voit les Protonotaires apostoliques et Prélats Romains qui suivent : Mgr C. O. Caron, Mgr B. Paquet, Mgr Routhier, Mgr C. Tanguay, Mgr Gagnon. En arrière de ces dignitaires sont les chanoines avec leur costume, et ensuite des prêtres en cotta remplissent toutes les parties du chœur. On compte en tout 241 prêtres. Dans le bas chœur on voit Son Honneur le Maire de la ville et M. le Préfet du comté de Champlain. La messe se chante à deux chœurs, comme hier, et peut être avec plus de succès encore. On lisait avec délices, pendant cette messe, les deux inscriptions qui étaient leurs lettres d'or chœur côté du chœur : "*Quid dignum poterit esse beneficiis ejus ?*" "Que pouvait-on faire qui fût en rapport avec ses bienfaits !" "*Exultemus et laetemur in eâ die.*" "Réjouissons nous, tressaillons d'allégresse en ce jour."

A l'Évangile, le Père Fiévez monte en chaire, et prononce un magistral discours sur l'Épiscopat. Il nous montre l'évêque dans son autorité que donne le Saint-Esprit, et dans sa paternité spirituelle, si admirable et si féconde. Il accorde un juste tribut d'éloges au héros de la fête, et vers la fin de son discours, il annonce que Notre Saint

Père le Pape, ayant appris que l'on préparait la grande fête de ce jour, a accordé, de son propre mouvement, la dignité d'Assistant au trône pontifical et de Comte Romain au vénérable évêque des Trois-Rivières. Cette nouvelle si agréable venait couronner la fête, et mettre le comble à la joie des fidèles du diocèse des Trois-Rivières. Oui, c'était bien de la main du Vicaire de Jésus Christ, c'était bien de la main de Léon XIII que nous désirions que cette fête incomparable fût couronnée. Vive Mgr Lafèche et vive Léon XIII !

La messe se termine. Le *Te Deum* retentit, solennel et grandiose, sous les voûtes de la cathédrale, puis Mgr Lafèche, en *magna cappa*, se présente à l'entrée du chœur pour recevoir une adresse de félicitations de la part du clergé et des fidèles réunis. Mgr Caron devait présenter lui-même cette adresse, mais il se fait remplacer par M. le curé de la ville. Je donnerais bien ce qui a été lu alors ; mais au MONDE ILLUSTRÉ on criait : nos colonnes ! nos colonnes ! En effet, elle est longue cette adresse : c'est un superbe discours en trois points. Vous la verrez donc, chers lecteurs, si cela vous intéresse, dans le volume qui contiendra le rapport complet de la fête. Le cadeau de circonstance, présenté par M. Normand, a consisté en un chèque de 4,700 piastres. Le cadeau nous semble digne de la circonstance.

Mgr Lafèche répondit à l'adresse par une allocution pleine de chaleur et de vie ; ayant reçu des éloges, il s'empresse de faire valoir le rôle de ses prédécesseurs, et l'aide qu'il a reçu de ses chers diocésains. Il parle longuement, montrant ainsi une vigueur peu commune chez les hommes de son âge, car Mgr Lafèche a aujourd'hui soixante-quatorze ans. Ses accents paternels et attendris furent les derniers échos de la fête religieuse du 25 février.

* *

Les prêtres se rendent maintenant à l'hôtel de ville où les dames trifluviennes ont préparé un banquet de trois cents couverts. J'appellerais ce banquet un bijou, si cela se disait des grandes choses. Je me contenterai de dire que c'était l'un des plus beaux qui se soient vus parmi nous. La grande salle de l'hôtel de ville avec ses trois grandes tables, ses argenteries, ses drapeaux et ses fleurs, offrait un coup d'œil ravissant, et tous les mets avaient été préparés avec un soin sans égal. Tous les convives en sont témoins : les plats n'étaient pas seulement beaux à voir, ils étaient très bons à goûter.

Il ne devait pas y avoir de toasts à ce banquet ; et même on croyait qu'il n'y aurait qu'un discours, celui du héros de la fête. Cependant, on voulut faire une exception en faveur du Père Lacombe. Le bon Père se leva donc pour offrir à Mgr Lafèche un cadeau de missionnaire. C'est un plateau représentant une prairie de l'Ouest et une rivière qui y serpente. Dans la prairie, il y a trois loges sauvages ; et comme accessoires une paire de mocassins, une paire de raquettes et une pipe. Le tout est terminé par une petite charpente portant un canot d'écorce renversé. Le Père Lacombe accompagne son présent original d'un petit discours improvisé, véritable chef-d'œuvre d'esprit et de sentiments. Il rappelle la carrière admirable de Mgr Lafèche au milieu des sauvages du Nord-Ouest. En rappelant ces souvenirs, le missionnaire des Pieds Noirs était ému jusqu'aux larmes, et dans cet auditoire qui était pourtant là dans le dessein de se réjouir, il n'y eut peut-être pas un seul homme qui restât les yeux secs.

Mgr Lafèche répondit au Père Lacombe, et il était beau de le voir lutter d'esprit avec son ancien compagnon de mission. Mais le bon Père prit une position inattaquable : tous les efforts de l'amitié ne purent le forcer dans ses retranchements. La fête se termina ainsi. Les yeux étaient mouillés de larmes, mais l'esprit était dans l'admiration et le cœur était dilaté.

Les convives se dispersèrent. Dans l'après-midi, la neige commença à tomber, et le soir une bise fort piquante soufflait sans miséricorde.

La fête était bien réellement finie.

TÉMOIN.



LES FÊTES JUBILAIRES A TROIS-RIVIÈRES

Grâce à l'obligeance d'un artiste de talent et ami du MONDE ILLUSTRÉ, aux Trois Rivières, M. P. E. Pinsonneault, nous pouvons publier encore cette semaine un couple d'illustrations pour parfaire le texte, déjà si joliment et complet, de "Témoin". — Du chœur de la cathédrale nous ne dirons rien : ce que nos lecteurs en ont vu dans la première partie de l'intéressante chronique suffit à les édifier. Le groupe que reproduit notre seconde héliogravure mérite encore davantage l'attention. L'Eglise catholique du Canada français a là, presque, la fleur de ses représentants. Suffit d'y remarquer, au premier rang, Mgr Lafèche, le digne fêté, ayant à sa droite NN. SS. Fabre et Moreau et monsignor Caron, le cinquantenaire, à sa gauche, NN. SS. Duhamel et Lorrain, et parmi les premiers, à l'arrière plan, messignors Routhier, Paquet, Tanguay, les chanoines Boucher, Racicot, le R. P. Lacombe, et autres.

C'est un groupe historique, qui restera.—J. St. E.

M. LOUBET

M. Loubet, ministre de l'intérieur, président du conseil, est sénateur du département de la Drôme. Il est né à Marsanne, dans la Drôme, le 31 décembre 1838. Il était avocat et maire de Montélimar, lorsqu'il se présenta à la députation, comme candidat républicain, le 20 février 1876. Elu à la presque unanimité des suffrages, il fut réélu dans les 363, le 14 octobre 1877, puis en 1881. Aux élections sénatoriales de 1885, il entra à la Chambre haute. Secrétaire du Sénat en 1887, il fut nommé ministre des travaux publics, à la fin de la même année, dans le cabinet Tirard.

Président de la commission sénatoriale des finances, M. Loubet a pris part à de nombreuses discussions tant à la Chambre qu'au Sénat ; il s'est fait la réputation d'un homme de haute valeur intellectuelle et morale et a su conquérir l'estime de tous ses collègues du parlement.

S. E. LE CARDINAL MERMILLOD

Le cardinal Mermillod est mort à Rome le 23 février.

Mgr Gaspard Mermillod était né à Carouge, près de Genève, en 1824. Après avoir prêché à diverses reprises à Paris, notamment en 1862 et 1863, prononcé à Orléans, en 1863, le panégyrique de Jeanne d'Arc et fait à Lyon des conférences en 1864, il fut appelé à la cure de Genève, et, peu de temps après, nommé grand vicaire de l'évêque de Lausanne et évêque *in partibus* d'Hébron.

Il se signala comme partisan de l'infaillibilité du Pape.

Le canton de Genève, où l'évêque de Lausanne avait donné pleins pouvoirs à Mgr Mermillod, déclara en 1871, par l'organe de son conseil d'Etat, qu'il ne reconnaissait pas l'autorité de cet évêque.

Mgr Mermillod continua, néanmoins, d'exercer ses fonctions épiscopales. Son traitement de curé de Genève fut supprimé. Le Pape institua alors un vicariat apostolique de Genève. Le conseil d'Etat annula cette décision et le Conseil fédéral suisse, devant la résistance de Mgr Mermillod, l'exila de Suisse.

En 1883, Mgr Mermillod fut nommé évêque de Lausanne, avec autorité sur Genève, et put prendre possession de son siège.

Il fut nommé, il y a peu de temps, archevêque de Fribourg, qui est le seul archevêché de la Confédération helvétique, et fut, à cet occasion, revêtu de la pourpre cardinalice.

C. G.

LES TROUBLES DE BERLIN

Les troubles qui, pendant trois jours, ont donné à Berlin l'aspect d'une ville en révolte, ont produit une vive impression dans toute l'Europe ; ils ont semblé n'être que le prélude d'incidents plus graves, et on est amené à croire, en effet, que l'Allemagne traverse en ce moment une crise redoutable.

On sait que les troubles ont été provoqués par les ouvriers sans travail, qui ont parcouru les rues de la capitale de la Prusse en criant : " Du pain ! Nous voulons du pain et de l'ouvrage ! Vive le prolétariat ! "

Depuis longtemps, de nombreux meetings avaient lieu dans les quartiers populeux de Berlin : étroitement surveillés par la police, rien de ce qui s'y disait n'avait paru leur donner une grande importance, lorsque, le 27 février, le bruit se répandait tout à coup, jetant la panique dans la ville et l'alarme jusque dans le Parlement qui délibérait, que des bandes s'organisaient, pillant leurs magasins et descendant des faubourgs dans l'intérieur de la cité pour mettre tout à sac.

D'abord, la police et les troupes furent impuissantes à disperser les manifestants, et il fallut de nombreux renforts pour les chasser ; d'ailleurs, à peine avaient-ils quitté un point qu'ils reformaient leurs groupes à quelques pas de là.

C'est surtout autour du Palais de l'Empereur que la foule s'était massée, et son exaspération, loin de se calmer, ne faisait qu'augmenter à chaque charge nouvelle de la police ; les vociférations partaient de tous côtés, les clameurs étaient incessantes.

Subitement, la nouvelle circula que l'Empereur allait sortir du Palais pour se rendre à la promenade. Une forte bousculade se produisit. Et dès que l'Empereur parut à cheval, accompagné d'un aide-de-camp et escorté de soldats, de véritables hurlements se firent entendre. On entendait le cri : " Arbeit ! Arbeit ! " (Du travail ! Du travail !) Des sifflets retentissaient. A peine quelques acclamations clairsemées, aussitôt recouvertes par un ouragan de clameurs hostiles.

L'Empereur avançait difficilement, cerné par la foule.

Les agents opérèrent une marche en avant et repoussèrent les manifestants, qui opposaient une résistance désespérée et qui, se rejetant dans les rues avoisinantes, brisaient les devantures des magasins.

L'Empereur, très pâle, très nerveux, s'efforçait de paraître calme, mais les cris des émeutiers lui faisaient cortège. Il avait pensé que sa présence suffirait à calmer les mutins, et voilà qu'il était obligé de se rendre compte que les Prussiens se révoltaient contre lui. Arrivé sur l'Allée des Tilleuls, — la principale promenade de Berlin, — il dut faire appel à la police : une nouvelle charge fut opérée pour le dégager et il reprit au galop le chemin du palais impérial.

La répression a été des plus énergiques, et non-seulement les émeutiers, mais des passants ont été fort maltraités. Des cris de douleur s'élevaient de toutes parts. Par terre, gisaient de nombreux blessés, étendus dans les flaques de sang qui rougissaient la chaussée ; beaucoup d'entre eux ont dû être transportés dans les hôpitaux et quelques uns sont en danger de mort.

Quant aux arrestations opérées, leur nombre dépasse plusieurs centaines ; il a fallu que les agents barrassent les rues et poursuivissent les manifestants jusque dans les caves des maisons.

Dans toute la ville, les postes de police et de troupes ont été doublés.

L'incident le plus grave s'est produit près de la rue des Invalides. Des agents chargeaient un groupe de promeneurs qui s'était réfugié sous une porte cochère, lorsqu'une bouteille remplie de pétrole fut lancée d'une fenêtre. Elle tomba au milieu des agents sans blesser personne. Immédiatement, la rue fut barrée, et une dizaine d'agents entrèrent dans la maison pour découvrir le coupable, mais ils n'y parvinrent pas.

On ne se sent à son aise que là où l'on se sait à sa place.

NOTES ET FAITS

AU REVOIR DANS L'AUTRE MONDE !

Lorsque le cardinal Mermillod, dont nous publions aujourd'hui le portrait, se rendit au Vatican pour la dernière fois, il sentait que sa fin était proche, il dit au pape :

— Très Saint Père, je viens prendre les commissions de votre Sainteté pour l'autre monde.

Léon XIII lui répondit :

— Eminence, priez le Maître d'envoyer à son Eglise des serviteurs aussi sûrs que vous.

L'entretien fut, paraît-il, des plus touchants, car la personne qui donne ces détails ajoute que le cardinal, condamné par les médecins, quitta Léon XIII en lui disant :

— Au revoir dans l'autre monde.

Léon XIII, très ému, ajouta, en embrassant le cardinal :

— A bientôt.

* * * *

L'ÉLECTRICITÉ ET LA CÉRAMIQUE

L'Electricien fait connaître un procédé qui permet de reproduire ces belles colorations rouge cuivre dont les anciens céramistes chinois semblaient avoir emporté avec eux le secret. C'est l'électricité qui est venue, cette fois encore, au secours de la céramique. Les vases sont peints avant la cuisson, puis portés dans un poêle à vapeur où s'accomplit l'oxydation qui donne le ton de flamme caractéristique. Puis, sur la décoration, on dépose par voie galvanique une couche d'argent. L'objet est ensuite soumis à une chaleur convenable. Enfin, le ciseleur et le graveur achèvent l'œuvre. Il semble que, dans ce nouveau genre de poterie, il y a combinaison entre le métal et la porcelaine.

* * * *

MANGEUR DE VERRE

Mangeur de verre ! le fait est bien extraordinaire, mais il n'en est pas moins réel, affirme-t-on.

Il y a des gens qui croquent et avalent du verre par plaisir. Rien ne semble plus dangereux. Une série de petits morceaux pointus comme des débris de verre ne doivent pas cheminer commodément dans nos organes, et devraient percer les membranes et les tuniques intestinales, etc. Quoi qu'il en soit, les faits sont les faits, et il faut s'incliner devant eux. Un lecteur du journal *La Nature*, M. Daniel Augé, a écrit à ce journal pour lui signaler un mangeur de verre à Francfort-sur-Mein. Il s'agit d'un nègre qui se fait appeler Vitreo et dont on exploite le talent spécial. Il se présente devant le public en habit noir et annonce aux spectateurs qu'il va faire en leur présence un repas composé des choses les plus extraordinaires. On apporte alors une table fort bien servie, sur laquelle se trouvent des assiettes contenant les matières les plus invraisemblables, telles que charbon de bois, charbon de terre, coque, morceaux de plâtre, pipes en terre, cuillers d'étain, vieux souliers, etc.

Le nègre mange un peu de tout cela d'un air visiblement satisfait ; puis il demande au public de lui donner une tasse de café et après avoir brisé celle-ci, il en mange un morceau en le cassant avec ses dents. Ce n'est pas tout. En guise de petit verre de vieux vin, ce dîner singulier est arrosé par des verres de pétrole. Au dessert, Vitreo prend le verre de la lampe et il en mange une partie. On entend dans toute la salle le craquement caractéristique et agaçant de la porcelaine ou du verre brisé sous les dents. Aucune supercherie n'est possible du reste, puisque tout le monde peut monter sur la scène et suivre chacun des mouvements de l'opérateur. Quand il a fini son repas, pour bien montrer que le verre ou la porcelaine ne lui causent aucun dérangement interne ou externe, Vitreo fait apporter un immense plateau rempli de vieux seaux de bouteilles et de débris de verre de toute espèce, et après s'être déchaussé, il se livre sur ce tapis d'un nouveau genre, à une danse absolument surprenante, qui fait frissonner les spectateurs. Ces exercices sont renouvelés chaque soir et le sujet a l'air de jouir d'une parfaite santé.



M. LOUBET
CHEF DU NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS

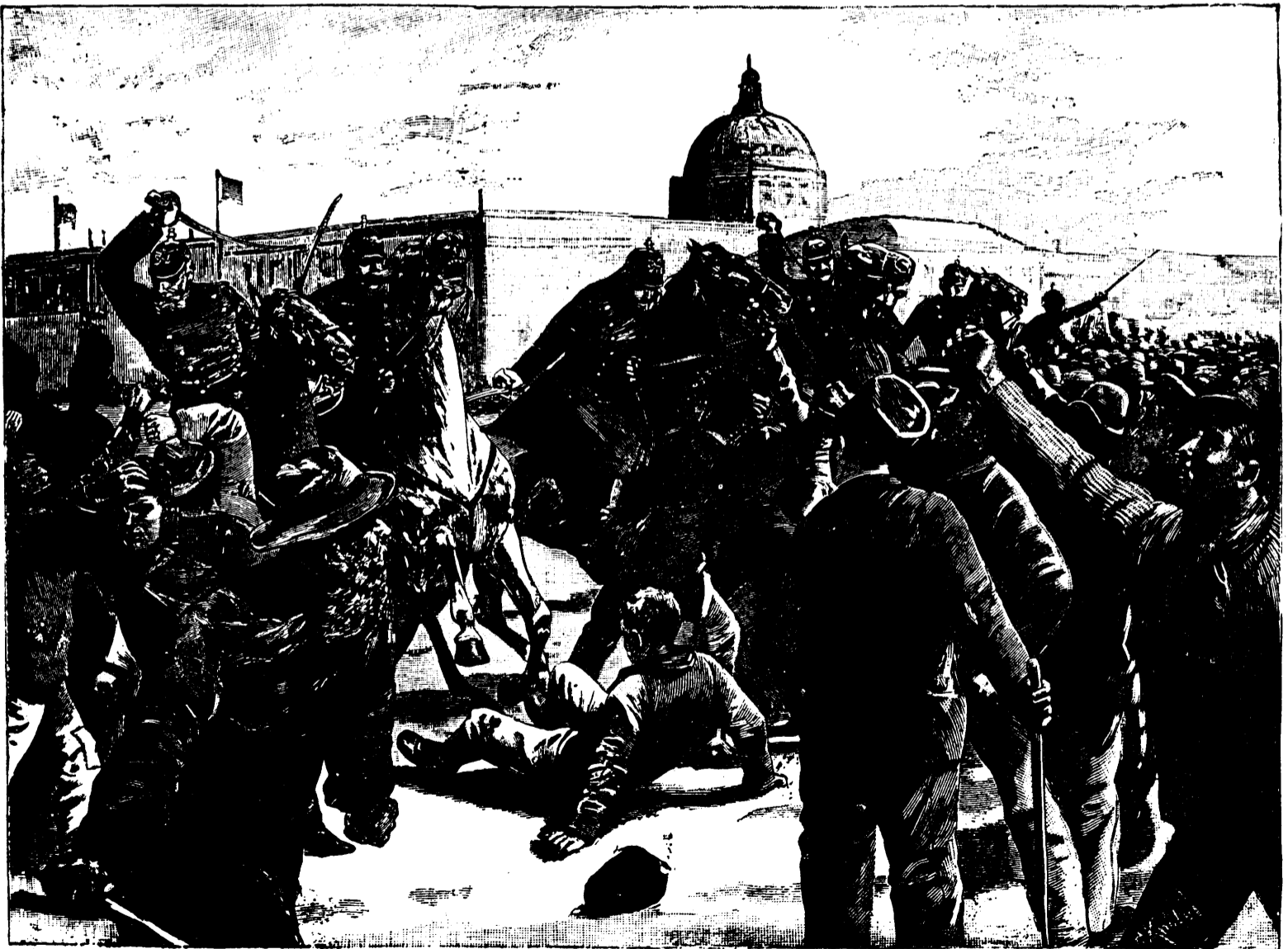
MGR MERMILLOD
DÉCÉDÉ



LE CHOEUR DE LA CATHÉDRALE DES TROIS-RIVIÈRES
SOUVENIR DU JUBILÉ EPISCOPAL DE MGR LAFÈCHE ET DES NOCES D'OR SACERDOTALES DE MGR CARON
Photographie P. E. Pinsonneault—Photogravure Armstrong



SOUVENIR DU JUBILE DE MGR LAFLECHE.—GROUPE DES PRINCIPAUX VISITEURS ECCLÉSIASTIQUES
Photographie P. E. Insonneault—Photogravure Armstrong



ALLEMAGNE : LES TROUBLES A BERLIN.—LA POLICE CHARGEANT LA FOULE DEVANT LE PALAIS IMPÉRIAL

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Henri se sentait glisser doucement sur cette pente de mélancolie. Cette fête de ce soir, le joyeux brouhaha de la foule sur les rives, les cris, les chants, la musique, la danse, l'illumination multicolore, qu'était ce tout cela pour lui, quand la femme qu'il aimait marchait silencieuse à côté de lui, ne trouvant pas un mot d'espoir à lui donner ? Ce n'était rien. Ou plutôt, si c'était quelque chose, c'était beaucoup. C'était un immense éclat de rire méchant et railleur jeté à sa douleur.

Mais à qui s'en prendre ? A personne ; il fallait se résigner autant que possible.

Il marchait absorbé dans ces tristes pensées. Marguerite, silencieuse, réglait sa marche sur la sienne. Ils allaient ainsi sur le bord de la rivière, en remontant et en s'éloignant toujours davantage de la foule dont le murmure s'affaiblissait sans cesse derrière eux.

Tout à coup, Marguerite fit un faux pas et trébucha.

Henri se retourna vivement et la retint d'un bras nerveux.

— Merci bien, fit Marguerite ; ce n'est rien.

— Comment rien ! s'exclama Henri, vous avez failli tomber à l'eau et vous avez appelé cela rien. La pensée seule m'en fait trembler.

— Qu'auriez-vous donc fait si j'étais tombée à l'eau.

— Pouvez-vous me le demander, Marguerite, s'écria impétueusement le jeune homme ? Si vous étiez tombée à l'eau je m'y serais précipité après vous et je vous en aurais retirée vivante ou je serais resté avec vous.

Le ton de la voix ne laissait aucun doute sur la sincérité des paroles. Marguerite, toute émue, leva les yeux sur le jeune homme. Sous les pâles rayons de la lune ses traits se dessinaient nobles et solennels, avec un air de résolution qu'elle ne leur avait jamais connu jusque-là. Ses yeux, ordinairement doux et quelque peu timides, semblaient jeter des flammes. On eût dit qu'il venait d'être secoué par un courant électrique. C'était bien là le langage et l'attitude de la passion et de la sincérité.

Marguerite, délicieusement troublée, ne put que balbutier :

— Vraiment, vous auriez fait cela ?

— Certes, que faut-il donc pour vous convaincre, pour vous prouver que je vous aime ?

— O pardon, pardon Henri, de vous avoir méconnu, moi aussi je vous...

Elle ne put en dire davantage ; l'émotion lui coupa la parole et elle chancela. Henri la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

Tout autour d'eux semblait s'être recueilli pour ce moment solennel des doux épanchements. La brise retenait son haleine, les feuilles bruissaient tout doucement, le flot venait expirer sur la rive avec un léger soupir ; la lune montait dans le ciel, calme et majestueuse ; les accords de la musique du bord n'arrivaient plus à leurs oreilles que comme un murmure affaibli et lointain, et l'on eût pu entendre le battement rapide de deux cœurs.

Henri se retourna du côté des vaisseaux. Des feux de bengale s'allumaient de tous les côtés, projetant leurs lueurs fantastiques, bleues, rouges, vertes sur le paysage endormi ; puis des fusées s'élevèrent dans les airs et éclatèrent en jetant sur la voûte du ciel des poignées d'étoiles multicolores aussitôt dispersées que des étoiles filantes.

Des soleils tournoyaient avec des explosions

soudaines et des changements de feu ; des pétards éclataient comme des coups de canon. Ce n'était partout que lumière et que bruit, toutes les manifestations bruyantes de la joie et du bonheur.

— Oh ! disait tout bas Henri, dansez, chantez, faites éclater votre feu d'artifice, poussez vos cris de joie tant que vous voudrez, je ne vous envie rien ; mon bonheur surpasse tout le vôtre réuni.

Et tandis que la main dans la main, Henri et Marguerite allaient lentement sur le bord de la rivière, en murmurant des paroles d'amour, le bon oncle, qui les avait suivis, dissimulé sous les arbres de la lisière du parc, se frottait joyeusement les mains en disant :

— Enfin, ce n'est pas trop tôt. Tout va bien maintenant.

EPILOGUE

C'était par un beau soir d'automne. Une foule de curieux, principalement de femmes et d'enfants, stationnait à la porte de l'église Saint Polycarpe, dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup, il y eut quelques cris, une pressée, une petite bousculade. Sous le porche de l'église qui ouvrait ses portes toutes grandes, tandis que d'élégantes voitures aux chevaux fringants venaient s'arrêter en face. On vit descendre d'abord l'oncle en grand habit, cravate blanche, donnant le bras à Marguerite dans une toilette blanche, toute simple mais qui lui allait à ravir. Sur sa tête un long voile blanc retenu par une couronne de fleurs d'oranger. Derrière eux venaient Henri et Mme Spierling, toute rayonnante dans une magnifique robe de satin perle, puis Mme Rosewood donnant le bras à Alfred ; puis Annie en grande toilette de mariée conduite par M. Spencer. Venait ensuite une longue file de jeunes gens et de jeunes filles, des invités de tout âge. Le cortège fit son entrée aux accords de l'orgue, qui jouait une marche triomphale ; puis l'église se remplit d'une foule d'invités et de curieux. Aux premiers rangs on distinguait les physionomies joyeuses du vieux marin Smithson, de sa femme et de tous ses enfants habillés de neuf. L'orgue se tut et la voix du ministre se fit entendre, grave et solennelle, appropriée aux circonstances et à la gravité du mariage. La cérémonie nuptiale proprement dite fut très courte, Henri passa l'anneau de mariage au doigt de Marguerite et Alfred à celui d'Annie. Quelques minutes après le cortège s'organisait de nouveau pour sortir de l'église, les nouveaux époux en tête donnant le bras à leurs épouses.

Après une brillante collation, les deux couples se rendirent à la gare et partirent pour un long voyage en Europe, assaillis par une grêle de grains de riz que leur jetaient leurs amis, comme présage de joie et de prospérité.

Ce fut un grand jour de fête, non seulement pour les nouveaux époux et leurs familles, mais pour les habitants de Charlottetown qui s'étaient intéressés à des situations si extraordinaires et en attendaient le dénouement heureux avec une sympathique impatience.

Mais nul peut-être ne fut plus content que l'oncle. Il lui sembla que ce jour-là il secouait de ses épaules un poids énorme qui l'avait accablé jusqu'alors. Après tant de troubles et de péripéties, il venait d'assurer enfin le bonheur de ses enfants. Il n'était pas égoïste ; il voulait faire davantage. Les mêmes circonstances qui avaient failli jeter dans sa famille un malheur irréparable pouvaient se présenter pour d'autres. Plus que tout autre, il était à même d'en comprendre toute la gravité. Il crut de son devoir de chercher à en prévenir le retour, pour qui que ce fut, par tous les moyens possibles, et en particulier par une législation plus circonspecte sur le mariage.

Aux élections suivantes, il fut élu à une forte majorité, grâce à l'immense popularité qu'il s'était acquise par ses œuvres de bienfaisance, et par ses vertus civiques et à la propagande active de M. Spencer qui avait tenu parole.

Dès son entrée au parlement d'Ottawa, le nouvel élu déposa sur le bureau de la Chambre un projet de loi ainsi conçu :

“ Considérant que dans l'état actuel de notre législation des abus et des erreurs peuvent se glisser facilement dans nos actes civils, et dans le but de les prévenir autant que possible :

“ Article 1er.—L'état civil est institué dans toute la Puissance du Canada, etc., etc.”

Louis Tessari

FIN

UNE LETTRE POUR LE PARADIS

Par un beau soir d'automne, avec le dernier rayon de soleil, s'éteignait l'existence d'une jeune femme de vingt ans, et la première étoile qui s'alluma dans le ciel bleu brillait sur la blonde tête d'un petit orphelin, endormi sans soupçonner que la mort venait de lui ravir sa meilleure tendresse. Hélas ! l'épouse avait répondu trop tôt à l'appel du compagnon de sa vie, et Paul restait bien seul sur la terre, avec une fortune pour remplacer deux cœurs...

Dans l'innocence de ses quatre ans, le petit ne comprenait pas la tristesse d'un avenir sans l'amour d'une mère, et la pitié de chacun pour son malheur.

— Maman ! je veux la voir !...

— Ne pleure pas, mon petit ami, elle est allée chez le bon Dieu lui demander du bonheur pour toi...

— Est-ce loin ?... mais elle va revenir maman ?...

— Oui, tu la reverras... viens jouer pour l'attendre...

Mais l'enfant ne jouait plus. Et les jours, puis les semaines passaient... Repoussant toute distraction, toujours songeur, une après-midi que sa tutrice écrivait, Paul s'approcha du bureau :

— Cousine, qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris une lettre à quelqu'un qui reste bien loin... oh ! mais, loin, loin...

— Donne moi du papier et un crayon... veux-tu ?... Merci, que je t'aime, cousine.

Et l'enfant, satisfait, aussitôt se mit, dans un coin, à crayonner sa feuille en tous sens ; vingt minutes... une heure ! et la bonne, inquiète d'une tranquillité si extraordinaire, s'approcha du bambin voir, à son tour, ce qu'il faisait.

— J'écris à maman pour qu'elle revienne... Oh ! je m'ennuie de ma petite mère ! !...

Et de grosses larmes tombèrent sur la lettre de Paul...

Le message resta-t-il sans réponse ?... Non, l'ange gardien en fit le rapport à Dieu, et, d'après l'ordonnance divine, le pauvre orphelin partit, un dimanche, rejoindre sa mère au-delà du ciel bleu...

CHARLES DU NORD.

Nous ne bâtissons que pour donner à ceux qui nous suivent l'occasion de détruire ce que nous avons bâti.—GABRIEL CHARMES.

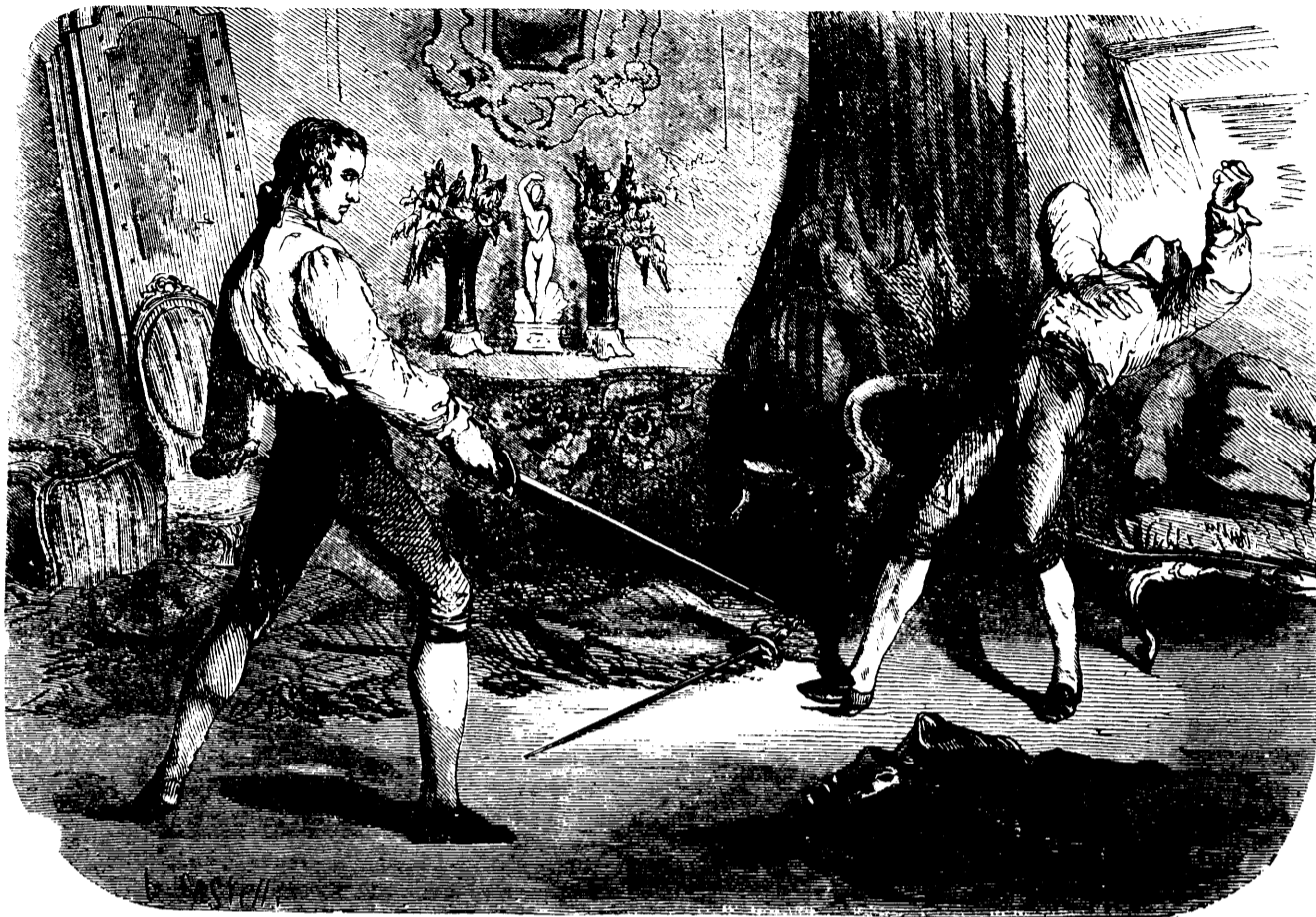
GRANDE OUVERTURE DE MODES DU PRINTEMPS

Mardi, Mercredi, Jeudi, et les jours suivants, j'invite les Dames en général à venir examiner les chapeaux fashionables importés de Paris, Londres et New-York et différentes autres nouveautés, tel que chiffons, cravates, etc., etc.

Mde H. POITRAS,
1989, Notre Dame.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le Chocolat Menier. Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.



M. de Grancy poussa un soupir et tomba sur le tapis.—(Page 784 col. 1)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL 2 AVRIL 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Mais à peine la porte venait-elle de tourner sur ses gonds qu'il recula en poussant un cri de surprise.

En même temps, et malgré sa bravoure éprouvée et incontestable, il sentit un frisson passer dans la racine de ses cheveux.

Surprise et frisson s'expliqueront d'ailleurs sans peine, quand on saura qu'il voyait en face de lui la plus imprévue et la plus redoutable des apparitions, Olivier Le Vaillant en personne !...

X

DIEU DISPOSE

Olivier ne laissa point à l'incertitude de Georges le temps de se prolonger.

—Monsieur le marquis, dit-il en s'asseyant en face de lui, ma visite nocturne vous surprend, il serait, je crois, superflu, de le nier... Mme Le Vaillant doit s'enfuir de ma maison aujourd'hui, à quatre heures, et, au lieu de s'embarquer avec moi pour la Havane, partir avec vous pour Paris. Suis-je bien renseigné, monsieur le marquis ?

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

Olivier semblait jouir de l'embarras de son interlocuteur et ne se pressait point de reprendre la parole.

Pour échapper à ce silence qui le mettait véritablement à la torture, Georges demanda :

—Enfin, monsieur, qu'attendez-vous de moi ?

—Je vais vous le dire, monsieur le marquis.

—Parlez, je vous écoute....

Olivier continua :

—J'aime les situations franches, monsieur le marquis, et la mienne est difficile. Une reconnaissance profonde, éternelle, pour le père d'Anunziata Rovero, un serment prononcé sur une tombe, mon respect pour les volontés d'un mort ne me permettront jamais de me séparer de ma femme... Je remplis mon devoir en vous demandant une réparation. Si vous me tuez, tout sera pour le mieux, et les affaires de ma veuve ici bas ne me regarderont plus... Si au contraire je vous tue, naturellement vous n'emmènerez point à Paris Mme Le Vaillant, qui sera bien forcée de m'accompagner à la Havane, où, je l'espère, elle se consolera de votre mort... Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur le marquis, et vous connaissez maintenant le but de ma visite....

—Je suis à vos ordres, monsieur, c'est trop juste ! répliqua Georges.

—Et vous m'en voyez très reconnaissant, fit Olivier avec un salut plein de courtoisie.

—C'est à vous de régler les conditions de notre rencontre.... continua le marquis.

—Oh ! rien de plus simple. Nous nous battons à l'épée et jusqu'à la mort de l'un de nous deux.

—A merveille. Le lieu du combat ?

—A l'intérieur de cette maison.

—Et l'heure ?

—A l'instant même.

Le marquis fit un geste de surprise.

—Mais vous n'y songez pas ! s'écria-t-il.

—J'y songe au contraire depuis plusieurs jours. Voyez-vous quelques difficultés à me satisfaire ?

—Oui, monsieur, et de très sérieuses.

—Oserais-je vous prier de me les faire connaître ?....

—D'abord, le peu d'étendue de cette pièce.

—Cela nous empêchera de rompre, et le combat n'en sera que plus court.... D'ailleurs, une épée intelligente qui veut aller droit au cœur n'a pas besoin de beaucoup d'espace.... Ensuite, monsieur le marquis ?

—La lumière insuffisante....

—Mauvaise raison ! mauvaise raison !....

Rien ne nous empêche d'allumer les bougies roses de ce joli lustre en verre de Venise.... Nous aurons alors des clartés splendides, et notre duel, sauf le dénouement, aura l'air d'un duel de théâtre.... Est-ce tout, monsieur le marquis ?

—Non, il me reste à vous faire une objection beaucoup plus grave....

—Laquelle ?

—Nous n'avons pas de témoins....

—Qu'importe ?.... J'ai toute confiance en votre loyauté, ne vous en rapportez-vous pas à la mienne ?....

—Parfaitement ; aussi n'est-il point question du duel en lui-même, mais des conséquences qu'il peut entraîner à sa suite.

—Voyons les conséquences.

—Supposons que vous me tuez....

—Je veux bien faire cette supposition, répliqua Olivier en souriant.

—Qu'en résultera-t-il ?....

—Un grave inconvénient pour vous, j'en conviens, mais la présence de témoins ne saurait y remédier, ce me semble....

—Personne n'étant là pour attester que les choses se sont passées entre nous selon toutes les règles, continua Georges, on recherchera mon meurtrier et vous pourrez être accusé d'assassinat et dans l'impossibilité absolue de prouver votre innocence. Il en serait de même pour moi, si c'était vous qui succombiez....

—Vous avez raison ; mais il me paraît bien facile de remédier à ce danger....

—Et comment ?

—Voulez-vous être assez bon, monsieur le marquis, pour me donner une plume, de l'encre et du papier....

Georges prit dans un meuble et posa sur un guéridon les objets demandés.

Olivier écrivit les lignes suivantes :

"Au moment de paraître devant Dieu, je déclare que je succombe dans un duel parfaitement régulier, quoique sans témoins, et ma dernière volonté est qu'on ne recherche et qu'on n'inquiète en aucune façon, pour le fait de ma mort, mon loyal adversaire.

"En fait de quoi je signe le présent écrit.

OLIVIER LE VAILLANT.

"Fait à Ingouville, le 24 août de l'an 1771."

—Lisez, monsieur le marquis, lui dit-il ensuite, et, quand vous aurez lu, rédigez une semblable déclaration. Vous garderez la mienne et je prendrai la vôtre. De cette façon, celui de nous qui survivra sera complètement à l'abri de toute accusation à venir.

Le moyen était bon, et Georges n'avait nulle objection à faire.

Il transcrivit l'acte laconique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs ; il le signa, et il le tendit à Olivier.

—Monsieur le marquis, demanda ce dernier, vous reste-t-il quelque motif de différer le combat ?

—Aucun.

—Alors, vous êtes prêt à me faire l'honneur de croiser le fer avec moi ?

Les deux épées sortirent à la fois du fourreau.

Le hasard avait permis qu'elles fussent exactement de la même longueur et de la même force.

Les bougies du lustre étaient allumées ; le mari et l'amant tombèrent en garde en face l'un de l'autre sous les torrents de lumière reflétés par les cristaux et les glaces de Venise.

Dès les premières passes, le marquis, fort habile tireur cependant, s'aperçut que son adversaire était d'une force bien supérieure à la sienne. Il se sentit perdu.

—Monsieur, dit-il en abaissant son arme, j'ai une prière à vous adresser...

—Je vous écoute, monsieur, répondit Olivier.

—Promettez-moi, si je succombe, d'avoir pour Mme Le Vaillant quelque indulgence, et de ne la point écraser sous le poids d'une implacable sévérité.

—Je vous le promets, et j'ajouterai que votre prière est d'accord avec mes désirs et ma volonté.

—Je vous remercie, et maintenant, allons.

Les épées s'engagèrent de nouveau.

Au bout d'un instant, Olivier s'écria :

—Au nom du ciel, monsieur le marquis, défendez-vous donc ! Deux fois déjà j'aurais pu vous toucher en pleine poitrine !

—Je fais de mon mieux... répliqua Georges.

—Le combat est inégal ! Voulez-vous que j'aille chez moi chercher des pistolets ?

—Non monsieur, continuons ainsi.

—Vous le voulez ?

—Je vous en prie...

M. de Grancey achevait à peine ses derniers mots, qu'il lâcha son arme en poussant un profond soupir et qu'il tomba de toute sa hauteur sur le tapis, les bras étendus et les yeux ouverts.

L'épée de son adversaire venait de lui traverser le cœur.

Il était mort sans souffrance et sans convulsions.

—C'était un brave gentilhomme ! murmura tristement Olivier ; il valait mieux que sa complice !

Il souleva le corps inerte, déjà baigné dans le sang qui s'échappait à flots de la profonde blessure, et il le coucha sur un divan.

Il prit dans la poche du marquis et il alluma à la flamme d'une des bougies sa propre déclaration désormais inutile ; il sortit de la maison dont il ferma la porte derrière lui, et il jeta la clef au milieu des terrains incultes qui s'étendaient sur la droite de la ruelle.

Ceci fait au lieu de retourner à son logis, il descendit la côte d'Ingouville : il gagna le Havre et se dirigea vers celui des bassins où se trouvait amarré le navire qui devait mettre à la voile le soir même.

Le matelot de garde se promenait de long en large sur le pont, en fumant sa pipe d'un air mélancolique et assoupi.

Olivier héla le matelot.

Le capitaine est-il à bord ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur Olivier, répondit le matelot, il dort dans sa cabine.

—Eveillez-le, et dites-lui que je veux lui parler sur-le-champ.

Le capitaine s'habilla en toute hâte et se rendit avec empressement aux ordres de son armateur.

Olivier eut avec lui une courte conférence.

Au moment où le jeune homme le quitta pour retourner à Ingouville, il l'entendit crier d'une voix tonnante :

—Tout le monde sur le pont, et que les moussets aillent chercher les hommes qui sont attardés dans les cabarets du grand quai. Il ne s'agit plus de perdre son temps, la consigne est changée, nous appareillons à la marée du matin !

Olivier venait en effet de donner les ordres nécessaires pour avancer son départ de près de douze heures.

Quoique mis à couvert et parfaitement garanti contre toutes poursuites judiciaires par la déclaration du marquis, il aimait autant et mieux se trouver déjà en pleine mer quand on s'apercevait de la mort violente d'un personnage aussi important que le gouverneur de la ville.

Tandis que se passaient les faits que nous venons de raconter, Carmen, brisée par des émotions successives, dormait d'un profond sommeil, et des songes sortis par la classique porte d'ivoire déroulaient devant ses yeux fermés tout un magique horizon de liberté et d'amour.

La jeune femme fut réveillée dès le point du jour par le bruit des pas de plusieurs personnes dans la pièce qui touchait à sa chambre à coucher.

Elle sonna l'une de ses caméristes et lui demanda des explications.

—Madame, répondit la soubrette, ce sont des matelots et des portefaix qui viennent chercher et qui emportent les bagages de madame...

—Déjà ! s'écria Carmen, mais il est trop tôt... rien ne presse... on avait toute la journée pour s'occuper de cette besogne...

—Ces braves gens obéissent aux ordres de monsieur, et c'est monsieur lui-même qui les leur a donnés tout à l'heure dans l'antichambre de madame.

—C'est bien.

—Madame n'a plus besoin de moi ?

—Non, vous pouvez vous retirer.

La camériste sortit.

—Pourquoi cette hâte ? se demanda Carmen restée seule. Olivier lui-même m'avait dit hier que j'avais jusqu'à ce soir pour terminer mes préparatifs... Que signifie cela ?

Elle se leva un peu inquiète et elle s'habilla rapidement sans l'aide de sa femme de chambre.

Au moment où elle achevait sa toilette, on frappa à sa porte.

—Entrez, dit-elle.

Olivier parut sur le seuil.

—Ah ! c'est vous ! s'écria Carmen, vous arrivez fort à propos, j'allais justement vous faire prier de passer chez moi.

—Je suis heureux d'avoir prévenu vos désirs.

—J'ai quelque chose à vous demander...

—Et moi quelque chose à vous apprendre.

—Parlez le premier.

—Je n'en ferai rien... vos questions d'abord, mes communications viendront ensuite...

—Soit. Eh bien, expliquez-moi pourquoi vous avez donné l'ordre d'emporter mes bagages ce matin, au risque d'interrompre mon sommeil, ce qui vient en effet d'arriver ?

—Ma réponse vous apprendra, non seulement ce que désirez savoir, mais encore ce dont je venais vous instruire. J'ai donné cet ordre, parce que, pour des raisons que vous connaîtrez bientôt, il m'a paru convenable d'avancer l'heure de notre départ... Au lieu de nous embarquer avec la marée du soir, nous profiterons de celle du matin. Vous en savez maintenant aussi long que moi...

Carmen chancela sous le coup de foudre de cette nouvelle, et fut obligée de s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber.

XI

SI TU BOIS DANS MON VERRE TU SAURAS MA PENSÉE

(Vieux proverbe)

Olivier feignit de ne point remarquer l'émotion si visible de sa femme.

—Après tout, ma chère Annunziata, reprit-il, il doit vous importer fort peu de partir quelques heures plus tôt ou quelques heures plus tard...

Vous n'avez pas d'adieu à faire, que je sache, et vous ne laissez ici personne que vous désiriez revoir encore... Dans un instant vos bagages seront à bord, dans une heure nous déjeunerons. Une voiture toute attelée nous attendra pour nous conduire au Havre, et nous nous embarquerons par un vent favorable et sous la garde de Dieu...

—Olivier, murmura la jeune femme d'une voix tremblante et presque méconnaissable ; quand, hier, vous m'avez parlé de ce long voyage qui m'épouvantait, j'ai cédé sans résistance...

—Sans résistance est peut-être trop dire, mais enfin vous avez cédé...

—Eh bien, si je vous suppliais aujourd'hui de m'accorder une grâce, me refuseriez-vous cette grâce ?

—Cela dépend... Je ne puis m'engager sans savoir ce que vous désirez de moi...

—Une chose bien simple...

—Enfin, quelle est cette chose ?

—Je vous conjure de revenir à votre premier projet et de ne partir que ce soir...

—C'est avec regret que je vous refuse, mais ce que vous me demandez est impossible...

—Comment ce qui était possible hier est-il impossible aujourd'hui ?

—Vous le saurez bientôt...

—Pourquoi pas à l'instant ?

—Parce que le moment de vous apprendre les motifs de ma conduite ne me paraît point encore venu...

—S'est-il donc passé depuis hier quelque chose que j'ignore ?

—A quoi bon ces questions auxquelles je ne puis ni ne veux répondre ?

Carmen fronça le sourcil et changea de ton.

—Ainsi, demanda-t-elle, c'est bien décidé... Vous refusez d'accéder à ma prière ?

—Je le dois.

—Vous persistez dans votre résolution d'avancer l'heure du départ ?

—Je persiste.

—C'est bien. Je serai prête...

Olivier sourit.

—Je n'attendais pas moins de vous, ma chère Annunziata, dit-il. J'étais sûr que deux ou trois secondes de réflexion porteraient leurs fruits et vous rendraient tout à fait raisonnable... Il me reste quelques derniers ordres à donner... Je vous quitte, mais pour revenir bientôt...

Olivier prit la main de sa femme et la trouva glacée.

Il fit le geste de porter cette main à ses lèvres, mais c'est à peine si sa bouche effleura, non pas les doigts effilés de Carmen, mais les bagues dont ils étaient couverts.

Après cette démonstration, à la froideur de laquelle Carmen ne se méprit pas, Olivier sortit de la chambre.

A peine la porte venait-elle de se refermer derrière lui que les traits de la gitane prirent une indicible expression de colère et de haine.

—Ah ! murmura-t-elle d'une voix sourde, c'est son mauvais génie qui le pousse à sa perte !... Dieu m'est témoin, cependant, que je ne voulais pas sa mort ! Je vais faire une dernière tentative pour l'épargner... Si cette tentative échoue c'est qu'il est irrévocablement condamné par un pouvoir fatal dont je suis l'instrument !... Alors je me servirai de mes armes et sa destinée s'accomplira...

Pour cette tentative suprême et hardie dont elle venait de parler, la jeune femme résolut de sortir à l'instant de la maison de son mari et d'aller chercher un asile auprès du marquis de Grancey, dans l'hôtel même de ce dernier.

Elle ne perdit pas une minute.

Elle entassa dans une cassette ses bijoux, qui représentaient une valeur considérable, et prit l'or qui lui restait.

Cet or ne formait plus d'ailleurs qu'une somme relativement minime, grâce aux exigences sans cesse renaissantes de Moralès.

Elle jeta sur ses épaules la mante à capuchon dont elle avait l'habitude de s'envelopper pour ses courses nocturnes, et dissimulant de son mieux sous cette mante la précieuse et lourde cassette

elle se dirigea vers l'escalier de service conduisant au rez-de-chaussée.

Mais la porte qui mettait les escaliers en communication avec le cabinet de toilette refusa de s'ouvrir et résista à tous ses efforts.

Cette porte avait été fermée à clef, et solidement verrouillée, depuis, au dehors.

Carmen poussa un cri de rage.

—Suis-je donc prisonnière? balbutia-t-elle. Ah! nous allons voir!...

Et, décidée à ne plus rien ménager, elle traversa son appartement dans toute sa largeur pour gagner le grand escalier.

Dans l'antichambre se trouvait le digne Zéphir Coquin, assis sur une banquette.

Il se leva en voyant Carmen et fit quelques pas derrière elle.

Mme Le Vaillant s'arrêta et se retourna :

—Où allez-vous? demanda-t-elle au vieux serviteur.

—J'accompagne madame.

—C'est inutile.

—Madame voudra bien m'excuser, mais je connais mon devoir.

—Je vous défends de me suivre.

—M. Olivier m'a donné l'ordre de ne pas quitter Madame et de monter derrière la voiture si Madame avait la fantaisie de faire un tour avant le déjeuner....

—Je veux sortir à pied et je veux sortir seule.

Zéphir secoua la tête.

—Voilà qui ne se peut pas, fit-il. M. Olivier l'a positivement défendu.

—Ainsi, vous m'accompagnerez malgré moi?

—Certainement, madame. C'est mon devoir.

—Mais, alors, vous me désobéirez?...

—Oui, madame, sans hésiter, s'il le faut pour obéir à mon maître....

—Allons! pensa Carmen en souriant avec amertume, je ne me trompais pas.... Je suis gardée à vue!... le sort en est jeté! je serai libre à tout prix!!!

Elle rentra dans sa chambre; elle défit sa mante, elle replaça la cassette dans le meuble où elle l'avait prise, elle cacha entre son corsage et sa ceinture le flacon rouge de Moralès, et elle attendit.

Au bout de trois quarts d'heure, Zéphir lui vint annoncer que le déjeuner était servi.

Son parti était irrévocablement pris, et désormais elle avait hâte d'en finir.

Elle se rendit à la salle à manger où Olivier, en costume de voyage, l'attendait déjà.

L'ameublement de cette pièce, ameublement rapporté de quelques années auparavant de Hollande par Olivier, n'était pas une des moins rares merveilles de la riche maison d'Ingouville.

Des vases gaufrés, à arabesques de vermillon, d'or et de lapis-lazuli, couvraient les murailles. Un lustre flamand suspendait au plafond ses spirales un peu massives et ses boules de cuivre rouge.

D'immenses dressoirs, en noyer sculpté et incrusté de nacre et d'ivoire, étalaient sur leurs rayons de splendides porcelaines de Chine et du Japon et d'admirables orfèvreries.

Les chaises carrées à pieds tordus étaient recouvertes de cuirs pareils à celui de la tenture, fixés par des rangées de clous de cuivre à têtes quadrangulaires.

Quatre grands miroirs de Venise, aux cadres d'ébène et d'étain, un peu inclinés et occupant le point central des quatre panneaux principaux, avaient pour mission de refléter l'incomparable magnificence du service, les jours de gala, alors que sur la table énorme s'alignait une double file de candélabres d'argent, à huit branches, au milieu des cristaux, des vaisselles plates, et des miracles de l'art culinaire.

Le déjeuner était entièrement servi d'avance.

Il consistait en viande froide, en pâtisseries et en fruits.

Plusieurs flacons de vins de Bourgogne et d'Espagne formaient une escorte à ce menu plus substantiel que délicat.

Carmen et Olivier s'assirent en face l'un de l'autre.

Zéphir Coquin, la serviette sur le bras, se tint debout derrière la chaise de son maître.

La présence du vieux valet de chambre gênait

Carmen et pouvait rendre impossible la réalisation de son terrible projet.

—Olivier, fit-elle avec audace, en désignant le vieillard, cet homme m'a désobéi tout à l'heure et m'a répondu avec la dernière insolence. Je désire ne pas le voir plus longtemps. Donnez-lui, je vous prie, l'ordre de quitter cette pièce.

Zéphir Coquin ouvrait la bouche pour se justifier.

Olivier lui imposa silence par un geste rapide.

—Mme Le Vaillant t'accuse, tu dois avoir tort, lui dit-il avec fermeté, mais avec douceur. Obéis donc, et puisqu'elle ne veut pas te voir plus longtemps, retire-toi....

—Qui dois-je envoyer pour continuer le service à ma place?

—Personne.... Je servirai moi-même....

C'était ce que voulait Carmen.

Zéphir sortit, consterné, le cœur gros, les yeux humides.

Olivier offrit successivement à sa femme de deux ou trois mets qu'elle refusa.

—Ah! çà, mais, demanda-t-il, comptez-vous donc ne pas manger ce matin!

—Je me sens aucun appétit.

—Faites-vous violence, ma chère amie, vous ne pouvez partir à jeun sans risquer de vous rendre véritablement souffrante....

—Eh bien, je vous demanderai tout à l'heure un fruit.

—Vous accepterez aussi, sans doute, un doigt de ce vin de Val de Penas que vous aimez?....

—Volontiers.

—Dans ce cas, tendez-moi votre verre.

—Le voici....

Le verre de Carmen et celui d'Olivier étaient charmants. Leurs calices, très hauts sur pattes et d'une prestigieuse légèreté, s'évasaient en forme de tulipes. Un filet d'un blanc de lait se tordait en spirale dans leurs pieds fragiles et gracieux.

Il n'existe plus aujourd'hui qu'un très petit nombre de ses échantillons de l'art du verrier en Bohême au dix-huitième siècle, et ces trop rares spécimens se vendent au poids de l'or aux amateurs du *bibelot*.

Olivier remplit le verre de Carmen jusqu'au tiers de sa hauteur, et le sien jusqu'à moitié.

—Merci, dit la jeune femme, et elle reprit son verre tout en promenant ses regards autour d'elle, de façon à attirer l'attention de son mari.

—Que cherchez-vous donc? lui demanda ce dernier.

—Je cherche les gâteaux d'amandes qu'on a l'habitude de nous servir avec le vin d'Espagne.

Olivier se retourna et dit, après un instant d'examen :

—Ne sont-ils pas là-bas, sur le dressoir?.... il me semble que je les vois....

—Je le crois aussi, et je vais les chercher.

Carmen fit un mouvement pour se lever.

—Restez à table! s'écria le jeune homme, je vais vous les donner à l'instant.... Ne suis-je pas, ce matin, votre valet de chambre?....

En même temps il quitta sa chaise et se dirigea vers le dressoir.

A peine avait-il tourné le dos que Carmen se souleva. Elle tenait de la main droite le flacon rouge débouché. Le poison tomba sans bruit dans le verre d'Olivier.

Cela se fit avec la promptitude de l'éclair, et avant même que le jeune homme fût arrivé jusqu'au dressoir.

Quand il se retourna, tenant à la main un grand plat de Chine rempli de ces gâteaux d'amandes que Carmen réclamait avec le vin d'Espagne, la gitane s'était rassise et le flacon avait disparu.

Olivier revint à pas lents.

Une bizarre et subite pâleur couvrait son visage.

Il plaça les gâteaux devant Carmen; il s'assit à son tour et il souleva son verre en disant :

—Ce vin est d'une admirable couleur!.... voyez comme ce rayon de soleil le fait scintiller! des topazes liquides, des rubis et des grenats ne seraient pas plus éblouissants!....

—C'est vrai, murmura la jeune femme.

Olivier approcha le verre de ses lèvres.

L'ex-baladine attachait sur lui un regard étrange et avide.

La main qui tenait le verre s'abaissa.

—Que fait-il donc? se demanda Carmen, et pourquoi tarde-t-il autant?

—Ma chère Annunziata, reprit Olivier, nous allons boire au bon succès de notre voyage et à notre heureuse arrivée à la Havane.... le voulez-vous?

—Oui, répondit Carmen, je le veux.

Il éleva de nouveau son verre à la hauteur de sa bouche et il dit :

—Surtout, buvons en même temps....

Ses lèvres touchèrent le vin.

La main de Carmen tremblait et ses dents heurtèrent le cristal.

Pour la troisième fois, Olivier s'interrompit.

—Connaissez-vous un vieux proverbe? demanda-t-il en souriant, un vieux proverbe qui dit : *Si tu bois dans mon verre, tu sauras ma pensée....* Je veux savoir la vôtre aujourd'hui, Annunziata, échangeons nos verres....

Carmen pâlit visiblement, et tout son sang se glaça dans ses veines.

Elle feignit de ne pas comprendre et voulut épuiser d'un trait le contenu de sa propre coupe; mais Olivier, par un mouvement brusque, lui saisit le poignet et l'arrêta.

—Annunziata, fit-il d'un ton de reproche, ne m'avez-vous donc pas entendu?... Je garde votre verre et vous donne le mien.... et, maintenant, buvons ensemble....

Et il absorba en une seule gorgée le vin de Val de Penas que Carmen avait effleuré.

L'ex-baladine anéantie chancelait sur sa chaise.

—Prenez garde, Annunziata! s'écria Olivier.

Savez-vous bien qu'à vous voir ainsi tremblante, on pourrait croire que vous m'avez versé du poison!

Carmen tressaillit à ces mots comme tressaille un cadavre galvanisé par l'étincelle électrique d'une pile de Volta.

—Du poison.... répéta-t-elle avec égarement, du poison.... m'accusez-vous?

—Vous accuser? Non certes! Quel démon vous aurait poussée à ce crime infâme et lâche d'assassiner celui qui ne vous a jamais fait de mal?... Non, je ne vous accuse point, mais pourquoi ne buvez-vous pas?....

Un éclair soudain illumina les ténèbres du cerveau de Carmen.

—J'ai le contre-poison de Moralès.... pensa-t-elle, je suis invulnérable!

Et, soulevant le verre, elle le vida jusqu'à la dernière goutte.

Son sang froid lui revenait tout entier.

Elle regarda son mari bien en face, et elle lui demanda d'une voix ferme :

A suivre

LA PATIENCE DE JOB

Un homme peut souffrir avec patience la douleur physique, pendant des heures, mais quand cela se prolonge pendant des années, on se récrie. Mais pourquoi souffrir ainsi? Il y a une cure rapide et certaine. Berthany, Mo., E. U., 4 août, 1888. "J'ai souffert de la névralgie pendant des années mais ai été définitivement guéri par l'Huile de St-Jacob"—T. B. Sherer.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En face de la maison W. Notman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÉRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.
—PRIX MODÉRÉS—

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour les cheveux. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
117 rue St-Jacques



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

THIS PAPER may be found on file at the...
Publishing Bureau (25 Avenue St-Jacques)
Montréal, Canada

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS
DE
MARS ET AVRIL
CHAQUE MARDI
à 9 hrs p.m.
Des Trains pour les
COLONS

Quitteront la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA
ET LE
Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p. m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

Scientific American Agency for

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

LOUIS ROEDERER
ESTABLISHED 1800
CHAMPAGNE

16970 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1891



CARTE BLANCHE

A MAGNIFICENT RICH WINE

CARTE BLANCHE VIN SEC

THE PERFECTION OF A DRY WINE

C. ALFRED CHOUILLON
AGENT - MONTREAL

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

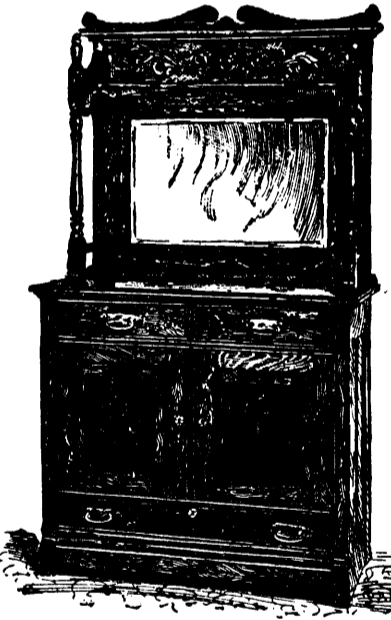
F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.

Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi
DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circlaires

S. E. LEFEAVRE, Gérant,
81, St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces."

Ed. J. Emery
Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers agréons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 12 AVRIL 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIF

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETTS:

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les fois, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

"August Flower"

M. Lorenzo E. Spleeper est très connu des citoyens d'Appleton, Me., et des environs. Il écrit: "Il y a 8 ans, je devins malade et j'ai souffert comme seuls les dyspeptiques peuvent souffrir. Je commençai à ors à me servir de August Flower. Je souffrais énormément dans le temps. Je vomissais tout ce que j'avais le malheur de manger. Alors après quelques instants j'étais obligé de manger et de souffrir encore. Je pris une petite quantité de votre remède et je me sentis beaucoup mieux, et après avoir pris encore un peu de August Flower, ma dyspepsie disparut, et depuis ce temps je n'en ai jamais eu de symptômes seulement. Je puis maintenant manger n'importe quoi sans avoir peur de la dyspepsie, je désire que tous ceux qui souffrent de cette maladie, ou des maux causés par elle-même, se procurent une bouteille de August Flower, et j'affirme positivement qu'il n'y a pas de remède égal à August Flower." [26]

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF AUTOGRAF OF THE GENUINE HARTSHORN LABEL AND GET THE GENUINE HARTSHORN.
 Inset upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
 12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 397, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
 107, RUE SAINT-JACQUES
 0616. Bell 1800

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

NOTRE CONCOURS DE PROBLEMES

En présentant aujourd'hui le premier problème de ce concours, nous nous permettrons de faire une dernière recommandation aux solutionnistes.

Nous oublierons un, et quelquefois deux problèmes par semaine; les solutions ne seront publiées que quinze jours après, mais le *Monde Illustré* étant distribué à l'avance, nous exigerons que les solutions nous parviennent au plus tard le dixième jour qui suivra la date que portera le journal.

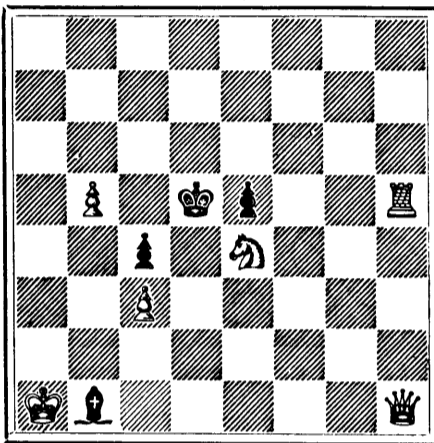
Nous espérons que messieurs les solutionnistes se feront un devoir de dévoiler les plagiats s'il s'en trouve.

A l'œuvre donc, messieurs, et bonne chance à tous.

No 31.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par William Gleave.

Noirs—4 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

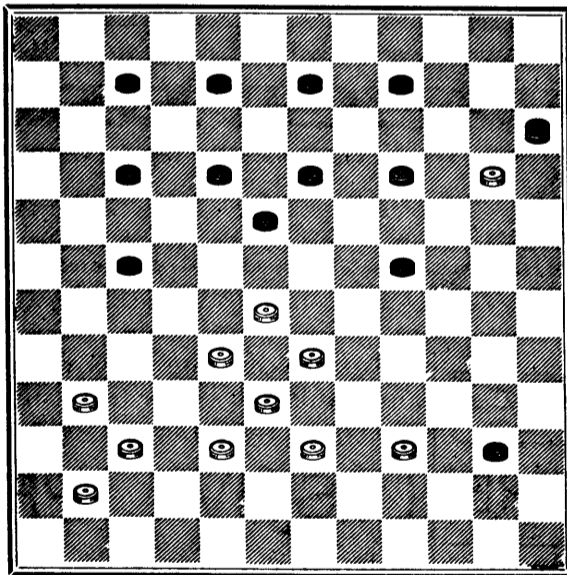
CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 1.—DEVISE :

"Succès au premier concours canadien"

No 31.—PROBLEME DE DAMES

Noirs—13 pièces

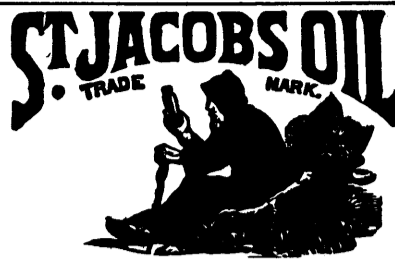


Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 29		SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 30	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
33 à 27	54 à 41	1 F 4 T	1 C 2 R
57 à 63	65 à 54	2 F 7 C échec	2 R joue
63 à 47	41 à 39	3 C 3 D, F 2 F mat.	
38 à 33	39 à 26		Si: 1 R 5 R
45 à 39	34 à 58	2 F 7 F échec	2 R pr P
62 à 57	21 à 34	3 D 5 D, F 2 F mat.	
57 à 51	58 à 45		Si: 1 R 6 F
50 à 4	61 à 50	2 F 7 C échec	2 R 5 C
		3 C 3 D, mat.	

Solutions justes des jeux d'esprit: MM. J. O. Godin, Cap Santé; Alf de la Chaudière, St-Joseph, Beauce.
 Solutions justes du problème de D mes No 29: MM. W. Ladouceur, Sainte-Cunégonde; Un amateur, Ottawa; Un amateur Pointe-Gatineau.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR QU'ÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
 En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
 Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS
"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE
 Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 5c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to GREENMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

LE PECTORAL-CERISE D'AYER

N'a pas d'égal pour le prompt soulagement et le guérison rapide des Rhumes, des Toux, du Croup, de l'Enrouement, de la Perte de la Voix, du Mal de Gorge des Prédicateurs, de l'Asthme, de la Bronchite, de la Grippe et autres maladies de la gorge et des poumons. C'est le remède le mieux connu dans le monde entier pour la guérison de la toux, et il est recommandé par des médecins éminents et est la préparation favorite des chanteurs, des acteurs, des prédicateurs et des professeurs. Il adoucit la membrane enflammée, dégage le flegme, arrête la toux et amène le repos.

LE PECTORAL-CERISE D'AYER,

pris pour la consommation dans ses premières phases, arrête toute sorte de progrès de la maladie, et même dans ses dernières phases il calme la toux douloureuse et favorise un sommeil réparateur. Il est agréable au goût, n'a besoin que d'être pris en petites doses et n'est point un obstacle à la digestion ni n'intervient dans aucune des fonctions régulières des organes. Comme médecine de cas imprévus, chaque famille devrait être pourvue du Pectoral-Cerise d'Ayer.

"Ayant fait usage du Pectoral-Cerise d'Ayer dans ma famille pendant beaucoup d'années, je puis le recommander pour toutes les maladies qu'il prétend guérir. Sa vente augmente chaque année dans mon établissement, et mes pratiques croient que cette préparation n'a point d'égal comme curatif de la toux." — S. W. Parent, Queensbury, N. B.

LE PECTORAL-CERISE D'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1.00; six flacons, \$5.00. Prompt à agir, sûr de guérir.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

NOUVELLES MARCHANDISES
de notre
Importation du Printemps

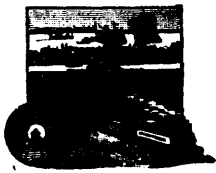
— DÉPARTEMENT DES MANTEAUX —

Nous avons reçu la plus grande partie de manteaux du printemps. Nous avons l'assortiment le plus considérable et les plus hautes nouveautés achetées directement des meilleures manufactures de Paris, Londres et Berlin.

- Gilets pour dames.
- Gilets pour jeunes filles.
- Usters pour dames.
- Usters pour jeunes filles.
- Collerettes en draps, en tweed de couleur et noir, pour dames, jeunes filles et enfants.
- Gilets Reefers pour enfants, en serge, bleu-marin dans toutes les grandeurs, depuis 95c.

JOHN MURPHY & CIE
Sole des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2183 Federal Tel. 58
L'INAUGURATION du TUNNEL



ST-CLAIRE
complète et réunit le réseau du GRAND TRONC et de ses lignes de raccourcement, viz :
Le Chicago et Grand Tronc,
Le Détroit, Grand-Haven et Milwaukee,
Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw,
Le Toledo, Saginaw et Muskegon,
Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan, au Wisconsin ou dans les Etats de l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les points principaux du Canada et des Etats-Unis. Des chars-palais, Pullman et Wagner, sont attachés à tous les trains express. Des taux spéciaux sont accordés aux touristes, durant la saison d'été. Des billets périodiques et d'autres facilités encore sont offerts à ceux qui résident à proximité des villes.

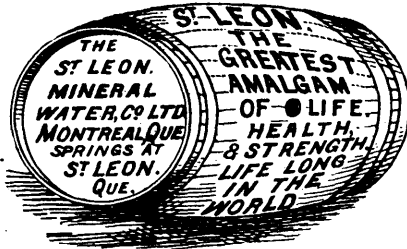
Pour plus ample information s'adresser à des agents de la Cie.
W. EDGAR, Ag. gen. des Pas.
L. J. SEARGEANT, Gérant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

- NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 - Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35 cents).
ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente chez les principaux pharmaciens, épiciers, et en gros et en détail à la **CIE MINERALE ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal.

4450



Tous les principes de formation de la chair et de l'accroissement des forces contenus dans le bœuf pur sont aussi fournis par

LE
JOHNSTON'S FLUID BEEF

J.P. Bourdeau

97—RUE SAINT - LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams, Sutton et Torkington.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. W. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences.

**GARDEZ
VOTRE
POUDRE
SECHE**

Jusqu'à ce que vous vous en serviez ; alors, suivez les directions sur l'enveloppe et vous verrez si la

LESSIVE PHENIX

ne fait pas des merveilles ; elle fera tout ce qui peut se faire concernant le lavage des habits, et ce, mieux et plus vite que tout autre article au monde. Elle épargne la moitié des dépenses que vous faites pour du savon.

VENDEE PAR TOUS LES EPICIERES

G. MANN
Ingénieur Civil et Architecte
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2848
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

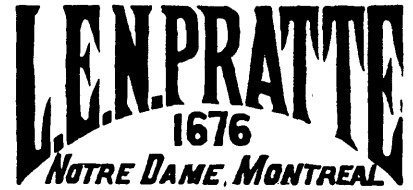
HAUT TEMOIGNAGE, Eau Minérale St-Leon

MESSIEURS,
Je prends plaisir de déclarer que depuis que je suis à Québec j'ai fait usage de l'Eau Minérale de St-Léon, avec beaucoup d'efficacité, pour les douleurs rhumatismales et l'indigestion, dont il m'est arrivé de souffrir depuis plusieurs années. J'ai aussi fait usage de plusieurs autres sortes de médicaments mais sans obtenir de résultat. Je continue encore l'usage de votre eau renommée que je recommande beaucoup à ceux qui auraient à souffrir des mêmes maladies.

THEODORE W. DOWNS
Consul des Etats-Unis, Québec.

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



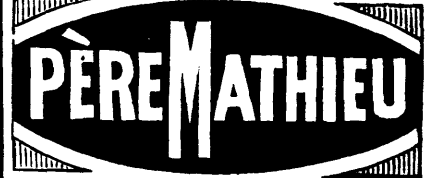
Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominton.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement l'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

PILULES DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT pas un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indigestions de toutes sortes ont épuisés. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** à Bristol, Conn.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris 50 départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).